

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Temporalité et différance dans la phénoménologie de la donation de Jean-Luc Marion

Par
Jean-François Fournier

Département de philosophie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts
en philosophie

avril 2007



© Jean-François Fournier, 2007
Université de Montréal

Résumé

De quelle manière la pensée de Jean-Luc Marion parvient-elle à annexer le jeu de la *différance* à la donation? Telle est la question qui sera abordée dans ce mémoire. La phénoménologie de la donation se déploie sur le coup d'une réduction si radicale qu'elle récupère, en les dépassant, les entreprises phénoménologiques qui la précèdent. De Husserl à Levinas, en passant par Heidegger, nombre d'orientations phénoménologiques s'y voient réinterprétées en fonction de la donation. Ce syncrétisme n'épargne pas même la pensée derridienne de la *différance*. La phénoménologie de la donation parvient à articuler la *différance* en démontrant que la donation provient de plus loin que la « présence ». Celle-ci se voit du coup retirer son caractère originaire. La *différance*, qui diffère précisément l'accès direct à la présence en lui imposant de n'être saisie que par un mouvement de retour, se voit alors réclamer ce « lieu » d'avant la présence. La donation déploie la *différance* par la temporisation, qui résulte du fait que l'a priori de l'appel ne se livre qu'à rebours dans l'a posteriori du répons. Puis, ce jeu entre appel et répons instaure un procès de répétitions, de résonance qui provoque la *différance*. Le retard, le délai temporisant produit par la *différance* ne se comprend que dans le « dé-plier » de la donation, dans le jeu non temporel, mais temporisant de répétitions et de résonance amorcée par l'appel et le répons.

Mots clés : philosophie, Jean-Luc Marion, phénoménologie, donation, *différance*, temporalité, appel, Jacques Derrida.

Abstract

How does the phenomenology of Jean-Luc Marion manage to annex the play of the *differance* to the givenness? This is the main question that will be tackled in this thesis. The phenomenology of givenness unfurls itself in such a radical reduction that it recovers and overtakes all the preceding phenomenological approaches. From Husserl to Lévinas, passing by Heidegger, many phenomenological tendencies are re-interpreted according to the givenness. This syncretism does not even spare the derridian thought of *differance*. The phenomenology of givenness manage to articulate the *differance* by showing that givenness comes from deeper than the present. *Differance*, at once, loses its primeval status. The *differance*, wich precisely postpones direct access to the present, by imposing on it to be grabbed only by a backward reference, sees it's "place before presence" be challenged by the givenness. The givenness provokes the *differance* by way of *temporalizing* (temporalisation) that results from the fact that the a priori of the call reveals itself only in the a posteriori of the response. Then, this play between call and response institutes a process of repetitions, resonance who provokes the *differance*. The deferring, the *temporalizing* delay generated by the *differance* can only be understood, then, in the unfolding of the givenness, in the non-temporal but deferring play of repetitions and resonance initiated by the call and the response.

Keywords: philosophy, Jean-Luc Marion, phenomenology, givenness, *differance*, temporality, call, Jacques Derrida.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
Chapitre 1 : Acheminement vers la donation	7
1.1 La présence dérivée : Derrida et les Recherches logiques.....	9
1.2 « Sous » la présence : la donation dans les <i>Recherches logiques</i> de Husserl.....	15
1.2.1 Autonomie de la signification et élargissement de l'intuition.....	15
1.2.2 Corrélation et donation.....	20
1.3 L'intuition catégoriale et l'excès de donation.....	22
1.4 De l' <i>es gibt</i> à l' <i>ereignis</i> : le recouvrement heideggérien de la donation.....	25
1.5 La donation en deçà de la différance ?.....	27
Chapitre 2 : Les déterminations du phénomène en régime de donation	29
2.1 Le temps phénoménologique.....	30
2.2 L'anamorphose.....	34
2.3 La lenteur de la manifestation.....	37
2.4 Anamorphose et différance.....	39
2.5 L'arrivage : la prise de position temporelle.....	41
2.6 Le fait accompli.....	44
2.7 L'impression originaire et le temps de la donation.....	48
Chapitre 3 : Temporalité et saturation	50
3.1 Les phénomènes saturés.....	51
3.2 Le temps comme phénomène saturé.....	53
3.3 « Avant » le temps.....	60
3.4 La forme pure de l'appel.....	62
Chapitre 4 : Donation et différance	68
4.1 Le maintenant et la rétention.....	69
4.2 Le présent non-originaire.....	72
4.3 Complication à l'origine.....	76
4.4 La différance « contenue » dans le pli de la donation.....	79
Conclusion	87
Bibliographie	90

Je tiens à remercier ma famille, spécialement mes parents André et Diane pour leur soutien, mes amis, en particulier Marie-Hélène Cabana, Isabelle Lavoie et Laurent Boutin.

Merci, enfin à Bettina G. Bergo pour son accueil chaleureux, la confiance qu'elle m'a témoignée et ses utiles conseils.

Introduction

La phénoménologie de Jean-Luc Marion s'appuie sur une interprétation radicale de la phénoménalité. Elle s'appuie et se déploie à partir de la décision de définir les phénomènes en fonction de la donation¹. Ce terme de « donation » souffre pourtant d'une polysémie certaine. Donation s'entend bien sûr d'abord comme un acte, l'acte qui donne. « Donation » tient également pour « l'acte qui constate le don »² et il faut très certainement tenir compte que le terme désigne également ce qui est donné (le don). Il faut reconnaître de surcroît que « donation » institue un rapport et désigne par là deux entités donateur et donataire. L'usage phénoménologique de la donation souffrirait-il ou profiterait-il d'une indétermination intrinsèque?

Tout d'abord, et pour demeurer dans un horizon d'éclaircissement sémantique, la polysémie relative au terme de « donation » n'équivaut pas à un éclatement de concepts orphelins. Chaque acception est travaillée, organisée par un centre, la donation, qui répond à la fois donc de la diversité des sens et de leur ramification en un point, un concept central. La donation atteste un mouvement qui donne le donné et créer une situation d'où émergent les figures possibles de donataire et de donateur. Elle témoigne surtout du fait que le donné advient, qu'il n'est pas juste là, baigné de neutralité, mais qu'il arrive et surtout qu'il m'arrive. On ne peut ainsi aborder aucun des sens précédant sans que la donation n'y soit impliquée. La polysémie demeure bien, cependant la constellation des divers sens témoigne de l'effectivité du mouvement de la donation non de son éclatement.

¹ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, PUF, collection « Épiméthée », 2^e édition, Paris, 1998, p.90.

² *Le Petit Robert*, 1977, article « donation », p.568.

Si « donation » est un terme parfois ambigu, le terme de « phénoménologie » peut également supporter plusieurs définitions. Par phénoménologie, l'on peut entendre la science qui doit atteindre et procurer le fondement de tout savoir (Edmund Husserl), ou bien la méthode déployée en vue d'une ontologie fondamentale (Martin Heidegger). « Phénoménologie » s'emploie également en un sens élargi afin de désigner l'exercice consistant à produire des descriptions de vécu aussi divers que la relation éthique (Emmanuel Levinas) ou du rapport à la vie même (Michel Henry). Comment alors et en vertu de quel sens doit-on entendre « phénoménologie de la donation »?

Cette pluralité de direction qu'a empruntée la phénoménologie ne signifie peut-être pas que la phénoménologie soit irrémédiablement éclatée en phénoménologies « régionales », avec à chaque région ces phénomènes et vocabulaires spécifiques plus ou moins fidèles à l'orthodoxie husserlienne. Du moins, la phénoménologie de la donation ne s'inscrit pas dans le domaine phénoménologique avec la simple ambition d'ajouter une nouvelle orientation. Il s'agit davantage de radicaliser l'entente d'un « concept » clé, le phénomène, en l'interprétant comme un donné, en vertu donc de la donation.

Cette radicalisation s'accomplit par le déploiement d'une nouvelle et dernière réduction, réduction qui doit ménager un accès en deçà de l'objectivité phénoménologique husserlienne et de l'horizon ontologique heideggérien. Cette radicalisation de l'impulsion phénoménologique de Husserl et Heidegger ne s'effectue cependant pas contre leurs pensées respectives, mais en s'ancrant en leur sein, car la

donation jouerait déjà un rôle central dans le déploiement des pensées de Husserl et Heidegger. La donation surgirait de ces pensées, mais y demeurerait camouflée.

La phénoménologie de la donation s'inscrit moins comme une réorientation ou une rupture que comme un prolongement, qui tout en maintenant l'essentiel, libère ces pensées de certaines apories. Réduire ainsi en vue de la donation libère le phénomène de toute condition, et le laisse ainsi à l'état de « don ». Interprété comme don, le phénomène n'a pas tant à être expliqué en fonction de paradigmes épistémologiques ou ontologiques que d'être reçu et si possible décrit.

La donation ainsi libérée par Marion des diverses strates la recouvrant ne peut cependant que s'élever en nouveau principe, comme un fondement premier et ainsi donc se poser tout entière comme condition phénoménologique, ce qu'elle devait précisément éviter. Tout phénomène devrait ainsi « passer » par la donation. Si la donation agit bien comme principe, elle ne se réclame cependant pas du statut de *premier* principe, à l'inverse la donation se veut un principe *dernier* au sens où n'imposant aucune condition transcendante au phénomène elle vise à l'en libérer³

En tant donc que principe *dernier*, la donation vise à inclure dans son déploiement phénoménologique les apports des entreprises phénoménologiques antérieures. Il ne fait aucun doute que la pensée phénoménologique de Jean-Luc Marion présente des caractères syncrétiques. Se réclamant de l'impulsion de Husserl et de Heidegger, Marion tend à intégrer à sa phénoménologie les apports de Lévinas (le visage, la responsabilité), de J-L Chrétien (la figure de l'appel) et même de Derrida (la différance). Le radicalisme de la phénoménologie de la donation a tout d'un syncrétisme.

³ Jean-Luc Marion, *De surcroît*, PUF, collection « Perspectives critiques », Paris, 2001, p.29.

Nous devons par contre nous assurer que ce syncrétisme demeure bien cohérent, qu'il ne gomme pas diligemment des différences fondamentales. Nous nous intéresserons, à cet effet, au statut de la différence dans la phénoménologie de la donation. De prime abord, le traitement accordé à la différence semble peu explicite, Marion ne lui consacre à peine plus de trois pages⁴ dans lesquelles nous devons comprendre que le jeu appel-répons « provoque la différence à partir de lui seul, avant le temps »⁵. Avant le temps, n'est-ce pas précisément le « lieu » d'où joue la différence, présentée par Derrida, dans un langage qu'il admet inadéquat à l'intelligence de la différence, comme « « constitution originaire » du temps et de l'espace »⁶? Comment comprendre cette affirmation de Marion qui laisse entendre que ce qui relève de la constitution originaire, qui est donc primordial dans un sens si radical que le terme d'origine ne lui est plus adéquat⁷, est provoqué « avant le temps » par un jeu d'appel et de répons ?

Il semble a priori que le terme d'origine y soit pour quelque chose. Derrida présente la différence comme altérant le fondement phénoménologique compris comme « présence ». La différence, inquiétant la plénitude du présent, briserait le fondement même de la phénoménologie husserlienne. La « présence » nécessiterait ainsi de toujours se faire re-présenter, jamais elle ne se donnerait pleinement, simplement. En montrant que la présence ne subsiste que dans la rétention, Derrida introduit l'altérité au sein de la présence, qui perd alors sa simplicité. La présence y devient un présent constitué et ne peut plus, dès lors, servir de fondement. Mais le

⁴ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, pp.405-408.

⁵ Idem.

⁶ Jacques Derrida, *Marges de la philosophie*, p.8

⁷ Idem

présent doit-il nécessairement être le fondement dernier de la phénoménologie? En supposant une instance qui soit antérieure, en deçà du présent, qu'advierait-il de la différence, qui impose au présent un délai qui l'altère originairement? La différence peut-elle ainsi être avalée par la donation? Voilà notre interrogation principale.

De fait, nous répondons oui à cette question, mais nous devons, pour la justifier, explorer la phénoménologie de la donation telle que la développe Marion. Notre première étape consistera donc à prendre dès le début, dans *Réduction et donation*, l'amorce du dialogue que Marion entreprend avec la lecture que Derrida fait, dans *La voix et le phénomène*, des *Recherches logiques* de Husserl. L'enjeu, à ce moment, sera double : questionner l'adéquation présence et intuition centrale à l'interprétation derridienne des *Recherches logiques* et montrer comment Marion en arrive, par cette remise en question, à une instance qui précède et règle le jaillissement de la « présence », la donation.

Cette confrontation Marion-Derrida se jouera davantage, initialement, au niveau du statut de la signification par rapport à l'intuition et devra nous mener à prendre conscience que l'aspect temporel-temporisant de la différence demeure à situer dans l'optique de la donation. Nous ne pourrons pour cela que travailler à comprendre la nature de la temporalité en régime de donation. Nous devons alors suivre les déterminations du donné et rendre explicite ce qui en eux indique une temporalité propre à la phénoménologie de la donation. Ainsi, il devra apparaître que Marion introduit un laps entre la donation et la phénoménalisation. Nous tenterons de comprendre ce laps en dissociant l'équivalence entre l'impression originaire et le présent afin de rendre compte du fait, qu'en régime de donation, les choses nous

affectent avant que d'être constituées par la conscience. Comme la présence relève de la conscience et que celle-ci n'apparaît qu'en phénoménalisant le donné, séparer présence et impression originaire devra à tout le moins apparaître comme une possibilité. Si le présent n'est possible que par le jeu d'une différence qui le rend à la fois possible et impossible, car lui imposant de se faire re-présenter dans les rétentions, le fait que l'impression originaire s'en distingue ne changerait-il pas la donne? En effet, car comment devrions-nous comprendre que le présent soit le produit d'une synthèse entre lui-même et le réseau des rétentions-protentions? Comment quelque chose peut-il être à la fois produit et élément d'une synthèse? Ces questions soulevées devront nous permettre de mieux assurer la pertinence de tenir à l'écart impression originaire et présence.

Demeurera à expliciter la profondeur de ce laps entre donation et phénoménalisation, afin de mesurer, si l'on peut dire, la profondeur d'où émerge la donation. Nous le ferons en examinant la figure du temps, pensé par Marion comme phénomène saturé. Nous serons par là amenés à dégager un écart plus radical que celui entre donation et conversion phénoménologique du donné, mis au jour par Marion. La figure du temps comme phénomène saturé nous mènera droit à l'analyse de la forme pure de l'appel.

C'est par l'écart ouvert par le jeu entre l'appel et le répons que Marion prétend que la différence est provoquée. Il s'agira de montrer que le retard, le délai temporisant produit par la différence ne se comprend que dans le « dé-plier » de la donation, dans le jeu non temporel, mais temporisant de répétitions et de résonance amorcé par l'appel et le répons.

Chapitre 1 : Acheminement vers la donation

La théologie constitue peut-être l'ultime terrain sur lequel s'ouvre originellement le gouffre entre les pensées de Marion et de Derrida et qui sait, possiblement le seul fond à partir duquel extraire un dialogue entre ces penseurs de confessions religieuses divergentes. Cette avenue a cependant déjà été amorcée de manière particulièrement féconde par les deux auteurs⁸. Mais il est aussi un autre sol, dont la profondeur et les ressources offrent suffisamment de prise à une radicalisation du dialogue enraciné déjà dans la théologie. Ce sol est phénoménologique. Car les questions émergentes de la théologie « appartiennent aussi et de plein droit à la phénoménologie »⁹, un déplacement du dialogue entamé en terrain théologique apparaît non seulement autorisé, mais serait sans doute profitable. Du moins, est-ce le vœu de la présente entreprise. Au-delà du simple souhait, l'orientation qui se met ici en branle trouve une justification dans ce fait que l'impulsion des pensées de Marion et Derrida prend appui sur une base commune. Cette assise commune se situe précisément dans les percées phénoménologiques accomplies par Husserl. Derrida y trouve, ininterrogée, la différence¹⁰. Marion y relève, centrale mais exempte de toute explicitation, la donation¹¹.

⁸ Qu'il suffise ici de mentionner à titre d'exemple le débat et les articles s'y rattachant consignés dans *God the gift and postmodernism*, collectif édité par John D. Caputo et Michael J. Scanlon, Indiana University Press, 1999.

⁹ Dans la mesure du moins où il est question de théologie révélée, J-L Marion, *De surcroît*, PUF, collection « Perspectives critiques, Paris, 2001, p.34.

¹⁰ Par exemple : « nous retrouvons ici toutes les ressources de non-présence originaire, ..., en refoulant la différence dans l'extériorité du signifiant, Husserl ne pouvait manquer d'en reconnaître l'œuvre à l'origine du sens et de la présence. » Jacques Derrida, *La voix et le phénomène*, PUF, « Quadrige », Paris, 1993, p.92.

¹¹ Principalement : Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, PUF, collection « Épiméthée », Paris, 1989, pp. 11- 63.

Si Derrida et Marion, ancrés dans le même sol husserlien, déploient leurs réflexions dans des directions en apparence contradictoires, c'est évidemment, qu'au départ, leur interprétation de Husserl diffère. Derrida montre, par sa lecture des *Recherches logiques*, que la dissémination anomique de la signification est impliquée par son impossibilité à se fonder sur une présence pleine et simple. Cette présence simple, ce sont les apports de la phénoménologie husserlienne même qui permettraient de la contester. Derrida met au jour, au sein de la pensée phénoménologique de Husserl, « une différence pure, qui constitue la présence à soi du présent vivant »¹², l'origine n'a pas la simplicité d'un fondement, le présent origine de « sa non-identité à soi »¹³.

De son côté, Marion démontre que la signification ne dépend pas de la présence intuitive, que Husserl en maintient l'autonomie après même avoir élargi l'intuition au catégorial. Deux ordres de présence seraient alors en jeu. Il s'agit alors de saisir la légitimation puis l'articulation de cet excès de présence au sein même des phénomènes. L'apparent conflit des « présences » trouve alors sa résorption dans la donation « plus élargie que l'intuition, plus autonome que la signification »¹⁴.

Afin de bien circonscrire l'horizon en fonction duquel ce travail s'orientera, il importe de suivre ici le cours des arguments proposés par Derrida (1.1) et Marion (1.2) afin de défendre leur lecture des *Recherches logiques*. Ensuite, ce sera le lieu d'où surgit la donation comme question dont il nous faudra tracer le périmètre afin de montrer pourquoi cette question demeure ouverte et pertinente. Il faudra enfin s'interroger sur le rapport possible entre donation et différance, comprise

¹² Jacques Derrida, *La voix et le phénomène*, p.95.

¹³ Idem.

¹⁴ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.55.

phénoménologiquement comme temporisation. La résolution de cette question devra cependant attendre la mise au clair du statut de la temporalisation dans la phénoménologie de la donation. Tâche qui sera accomplie dans le second et troisième chapitres de ce travail.

1.1 La présence dérivée : Derrida et les Recherches logiques

Le cœur de l'argumentation mise en œuvre par Derrida dans *La voix et le phénomène* se trouve dans l'idée que le fondement, l'origine (la présence) que Husserl prétend mettre en lumière, se révèle être une présence différée, de l'ordre du renvoi indicatif. Ainsi, selon Derrida, l'origine sur laquelle s'appuie Husserl se présenterait de fait d'une manière non originale, comme résultant d'une synthèse : « une non-présence irréductible se voit reconnaître une valeur constituante, ..., une non-présence à soi du présent vivant »¹⁵.

L'amorce de l'interprétation derridienne se situe au niveau du statut de la signification dans le discours solitaire, que nous nous adressons dans notre « fort » intérieur. Elle prend corps par un examen de l'affirmation husserlienne selon laquelle les mots, dans le discours que nous adressons à soi, n'agiraient qu'à titre de représentations de mots et se différencieraient par là des mots que nous adressons à autrui¹⁶. Dans le discours solitaire, le mot n'agirait qu'à titre de représentation de mot puisque, le sens nous serait intimement présent à nous même. Husserl, selon Derrida, opérerait alors une distinction entre le mot imaginé et la réalité du mot, que son

¹⁵ Jacques Derrida, *La voix et le phénomène*, p.5.

¹⁶ Edmund Husserl, *Recherches logiques*, tome 2, *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance, première partie : Recherches I et II*, trad. : H. Elie, A.L. Kelkel et R. Schérer, PUF, collection « Épiméthée », 5^e édition, Paris, 2002, p.41.

analyse ne devrait pas autoriser. Précisément, le langage tel que Derrida l'entend, serait cette structure représentative et « re-représentative », en ce que lui seul exige qu'un signe (mot) puisse se répéter et être reconnu pour signifier : « *un signe qui n'aurait lieu qu'une fois ne serait pas un signe* »¹⁷. Ce qui permet de reconnaître le signe dans ses diverses manifestations tient d'une identité formelle, du domaine de la représentation au double sens d'unité idéale et de répétition¹⁸. Ainsi, lorsque Husserl prétendrait que nous parlant à nous même, nous n'utilisons pas le mot réel, mais la représentation de celui-ci, il opérerait une distinction illégitime, car le propre du langage, affirme Derrida, sa *réalité* est précisément d'être totalement du domaine de la représentation au double sens précédemment mentionné.

Husserl fait bien une distinction entre l'expression, qui est précisément un vécu dans lequel la signification nous est présente, et la communication où l'expression fonctionne alors par renvoi : « les expressions fonctionnent dans le discours communicatif comme indices »¹⁹. Derrida refuse précisément cette distinction entre expression et indication.

À travers sa lecture de Husserl, Derrida vise davantage que de déterminer la nature et le statut du mot dans le discours solitaire. Dans l'argument ici discuté, le principe se voit questionné par la remise en question de la présence du sens, pensé comme étant antérieure à son expression. Le sens ne deviendrait présent pour Derrida, que par son accès à la manifestation, dans l'expression, dans ce que le sens lui-même n'est pas. Cet aspect de la phénoménologie de Husserl, remarque Derrida, implique que nos vécus nous soient effectivement pleinement présents, or selon Derrida, la

¹⁷ Jacques Derrida, *La voix et le phénomène*, p.55.

¹⁸ Ibid. p.56.

¹⁹ Edmund Husserl, *Recherches logiques*, tome 2, p.38.

phénoménologie elle-même permet, voir incite, à remettre en question cette présence pleine.

La phénoménologie nous permettrait de saisir à l'œuvre une négation qui brise la plénitude de la présence. Dans l'expression, le sens n'accéderait à la présence qu'en allant se loger dans ce qu'il n'est pas lui-même, l'expression et en s'y manifestant il se perdrait dans ce qui n'est pas pleine présence, mais indice et renvoi. Le sens ne peut ainsi se manifester qu'en se faisant représenter.

Cette fuite si l'on peut dire, de la présence dans la non-présence, Derrida la reconnaît également à l'œuvre dans la temporalisation, qui opère précisément au niveau où le sens devrait être pleinement présent, c'est-à-dire à la « racine » de la conscience. « À la racine », c'est-à-dire, là où le présent doit apparaître avec évidence dans sa simplicité. Chez Husserl, la ponctualité de l'instant est en commerce continuuel avec les rétentions et les protentions de sorte que l'un semble constamment passer dans l'autre et s'accomplir en une durée. Il y a une réelle difficulté, à laquelle Husserl, semble-t-il ne pouvait échapper, de parvenir à dire le présent, l'instant ponctuel et vivant du vécu, puisque toute entrée dans la discursivité l'égare en quelque sorte et le relativise dans la durée²⁰. Tout ce qui se dit, se disant nécessairement dans le temps ou « la présence à soi doit se produire dans l'unité indivise d'un présent temporel pour n'avoir rien à se faire savoir par procuration du signe »²¹, affirme Derrida.

²⁰ « Nous ne pouvons pas énoncer de manière adéquate le pur présent instantané comme source, car tous nos énoncés, en le relationnant (sic) aux autres présents temporels, le relativisent. A moins de nous en tenir à un silence qui ôte toute origine à nos paroles. Ou de parler de cette origine en termes de durée. Husserl affronte la contradiction qu'il y a entre ce qu'il sait devoir dire et ce qu'il sait pouvoir dire ». Paul Gilbert, *Substance et présence : Derrida et Marion, critiques de Husserl*, *Gregorianum* 75, 1(1994), p.119.

²¹ Jacques Derrida, *La voix et le phénomène*, p.66.

Si pour Husserl, l'intuition de l'évidence, la présence, doit être originaire et fondement de tout le reste, elle ne peut elle-même dépendre d'autre chose, être constituée, puisqu'elle doit elle-même permettre à tout le reste de l'expérience de se constituer. Il est nécessaire que le fondement, à partir duquel se constitue le phénomène ne soit pas lui-même constitué et ce fondement, que Husserl voudrait simple, c'est le « maintenant » or celui-là semble constitué par le réseau rétention-protection. Il y a un problème réel, car, comme l'affirme Derrida : « si la ponctualité de l'instant est un mythe,..., alors toute l'argumentation de Husserl est menacée en son principe »²². Et c'est précisément cette ponctualité de l'instant que Derrida soumet à une rigoureuse analyse.

La présence dans la perception serait également produite au sens de constituée, donc n'offrirait pas le caractère de simplicité nécessaire pour s'offrir tel un fondement originaire au déploiement du vécu. Derrida s'appuie ici sur une analyse de la temporalisation, du devenir temps de l'expérience dans la phénoménologie husserlienne. Husserl fonde la temporalisation sur la ponctualité du maintenant, duquel coule le temps dans un dégradé de rétentions²³. L'aboutissement de la lecture qu'en propose Derrida se résume à cette thèse selon laquelle: « la présence du présent perçu ne peut apparaître comme telle que dans la mesure où elle compose continûment avec une non-présence et une non-perception²⁴ ». La présence à soi serait d'emblée traversée par la non-présence. Ainsi, les vécus ne seraient jamais pleinement présents, mais accessibles exclusivement sur le mode de l'indice, par un retour sur soi réflexif.

²² Jacques Derrida, *La voix et le phénomène*, p.68.

²³ Edmund Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, trad : H. Dussort, PUF, collection « Épiméthée », 6^e édition, Paris, 2002, pp.41-43.

²⁴ Jacques Derrida, *La voix et le phénomène*, p.71.

Sans poursuivre ici dans les détails d'un texte somme toute très dense, on peut en retirer l'essentiel en ce que Derrida y affirme, que le rôle de la rétention et de la protention dans la perception n'est pas accessoire, mais constitutif au sens où la présence en dépend. Ainsi, le présent du perçu ne serait pas une présence simple, mais constituée, résultant d'une synthèse avec ce que le perçu n'est pas. Encore ici, la présence ne serait pas pleine, mais composée, précisément de ce qu'elle n'est pas, une non-présence.

Qu'est cette non-présence que Derrida prétend surprendre à l'œuvre dans la perception? Il semble que nous devons la voir à l'œuvre surtout dans l'acte de rétention. Le présent de la perception serait à ce point fugitif qu'il glisserait constamment, sans pour autant disparaître, dans le souvenir, pour être « remplacé » par un nouveau moment de perception. Derrida conclut que c'est par la rétention que le présent de la perception devient possible : « ce rapport à la non-présence, ..., ne vient pas surprendre, entourer, voire dissimuler la présence de l'impression originale, il en permet le surgissement »²⁵. Husserl, fondant le principe de la phénoménologie dans l'évidence de la présence, n'aurait de cesse de montrer comment celle-ci n'est pas simple, mais constituée. La présence du sens dans l'expression serait dans l'incapacité de se libérer de la structure indicielle renvoyant à une intuition simple du présent, elle-même traversée de non-présence, puisque l'évidence dans la perception serait elle-même constituée sur la base de la non-perception. Le présent, en définitive, serait constitué par la non-présence. L'origine ne se laisserait pas saisir, le fondement s'en trouve ébranlé.

²⁵ Jacques Derrida, *La voix et le phénomène*, p. 73.

Cette non-présence, que Derrida tente d'indiquer, se « présente » alors de deux façons, non-présence du sens dans l'expression, qui fonctionnerait sur un mode indicatif, et non-présence constitutive du présent de la perception dans le temps. La question que l'on peut ici poser est, est-ce que l'une se fonde sur l'autre, c'est-à-dire : est-ce que la dispersion anémique de la signification relève du fait qu'elle est incapable de s'appuyer sur une présence intuitive pleine ? Privée du secours de l'intuition, la signification est-elle condamnée à se disséminer à la cadence de ses renvois indicatifs ? Il le semble, à tout le moins en présupposant une seule chose : que « l'intuition constitue le dernier mot de la présence »²⁶. C'est là précisément ce à quoi la lecture des *Recherches logiques* à laquelle Marion nous convie se refuse. La signification posséderait en elle-même son caractère d'évidence indépendamment de l'intuition. Par là, Marion tentera de montrer que le fondement phénoménologique dernier, ce n'est pas la présence, mais la donation.

En montrant que la signification demeure autonome devant l'intuition, Marion porte au jour un excès de présence - présence de la signification et présence de l'intuition- qui doit conduire l'analyse phénoménologique vers une instance antérieure qui règle leur surgissement autonome. La présence ne serait pas le véritable fondement phénoménologique, mais le céderait, sous le coup d'une ultime réduction, à la donation.

²⁶ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.37.

1.2 « Sous » la présence : la donation dans les *Recherches logiques* de Husserl

La question principale que Marion adresse à la lecture derridienne des *Recherches logiques*, concerne le rapport de la signification à la présence intuitive. Il procède en remettant en question « l'équivalence, maintenue même par Derrida, entre intuition et présence »²⁷, par un retour au texte husserlien. Afin de briser cette équivalence, Marion démontrera que Husserl maintient l'autonomie de la signification devant l'intuition. Ce faisant, Marion met au jour un « excès de présence » qui doit indiquer une source commune qui en règle le surgissement.

En suivant ici les arguments avancés par Marion, trois moments nous permettront de circonscrire le rôle de la donation dans les avancées husserliennes telles qu'elles se développent dans les *Recherches logiques*. C'est (1.2.1) en nous centrant tout d'abord sur le problème de l'autonomie de la signification devant l'élargissement du domaine de l'intuition que nous serons amenés à examiner (1.2.2) le lieu de la corrélation apparaître-apparaissant, lieu à partir duquel s'effectue le jeu de la donation. C'est, partant de ce lieu, que nous exposerons (1.2.3) l'élargissement mis au clair par la lecture des *Recherches logiques* proposée par Marion, élargissement de l'évidence en donation.

1.2.1 Autonomie de la signification et élargissement de l'intuition

Dès les premières pages de *Réduction et donation*, Marion déploie une lecture originale des *Recherches logiques*. L'interprétation proposée par Marion consiste à faire reconnaître que l'intuition ne détient pas à elle seule le privilège de se déployer

²⁷ Ibid., p.36.

dans la présence. La signification accède également à la présence *avant* si l'on peut dire, que l'intuition ne la rejoigne. Toute intuition intervient toujours comme *complément* venant remplir une signification qui doit bien l'avoir précédée pour être en mesure de l'accueillir. Contre Derrida, pour qui Husserl en serait venu à reléguer la signification à sa confirmation par l'intuition, donc à une présence dont déjà Husserl aurait montré la non-originarité, Marion maintient l'autonomie de la signification face à l'intuition. Cette autonomie n'est pas moins problématique, car les *Recherches logiques*, tel que Marion le fait remarquer, tendent à élargir l'intuition de manière si considérable que l'on ne voit plus très bien dans quel domaine la signification pourrait trouver refuge²⁸.

En démontrant que Husserl maintient jusqu'au bout cette autonomie, Marion laisse entrevoir également la possibilité que la présence cède son statut originaire à une instance plus fondamentale qui commande à la fois le surgissement de l'intuition et de la signification. Marion conteste l'interprétation de Derrida²⁹ selon laquelle l'autonomie de la signification serait sacrifiée par Husserl au profit de l'intuition, seule en mesure de lui assurer un fondement. Fondement que les analyses sur la conscience du temps viendraient ébranler.

Selon Marion, les recherches de Husserl maintiennent constamment l'autonomie et l'antériorité de la signification et leur relation trace la voie à une nouvelle instance qui les délivre à l'horizon de la présence. De fait, c'est dans la

²⁸ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.50

²⁹ Interprétation qui guide les analyses de Voix et phénomène. La signification doit venir s'appuyer sur une présence que lui fournit l'intuition, or cette présence s'avère elle-même composée, «non-originnaire», au sens où elle est lourde de rétentions. Brisée à la source, travaillée par sa négation, la présence « simple » de l'intuition manque donc à la signification qui, dépourvue de fondement, se perd alors dans un dédale de renvois indicatifs, prélude de la différance.

sixième et dernière des *Recherches logiques*³⁰, que Marion trouve les assises nécessaires au déploiement de son interprétation. Husserl vise d'abord dans cette recherche terminale à déterminer la différence entre l'intention et son « remplissement » intuitif. Il s'agit ainsi d'examiner si l'intuition « est elle-même l'acte constituant la signification et, dans la négative, comment le rapport entre l'une et l'autre doit être compris »³¹. Ses analyses devront ainsi parvenir à déterminer si la signification jouit d'une autonomie par rapport à l'intuition.

Husserl affirme de fait l'irréductibilité de la signification et de l'intuition de la première à la sixième recherche. L'intuition n'est pas une condition nécessaire à la signification, elle peut intervenir pour renforcer, illustrer, ou confirmer un acte de signifier, mais que celui-ci ne dépend aucunement de celle-là pour signifier³². En fait, si Husserl consacre tant d'effort à décrire les diverses modalités du remplissement intuitif, c'est qu'il vise en premier lieu à élucider le problème de la connaissance³³ pour laquelle l'intuition joue bien un rôle de confirmation.

C'est d'ailleurs dans ces mêmes investigations terminales présentées dans la sixième recherche, que nous retrouvons réaffirmé presque mot pour mot ce que Husserl avait déjà affirmé dans la première recherche : « toute signification peut, en effet, être pensé comme réalisée sans intuition corrélatrice »³⁴. Dans le même passage, Husserl éclaircit sa pensée au point que l'on ne peut plus douter de l'autonomie de la

³⁰ Edmund Husserl, *Recherches logiques*, tome 3 : *Éléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance*, Recherche VI, trad. : H. Élie, A.L. Kelkel, R. Schérer, PUF, collection « Épiméthée », 4^e édition, Paris, 2003.

³¹ Edmund Husserl, *Recherches logiques*, tome 3, p.27.

³² Husserl opère cette distinction dès la première recherche en déclarant l'intuition inessentielle à la signification d l'expression ou de la visée de signification: « *les actes qui ne sont pas essentiels, ..., ils remplissent (confirment, renforcent, illustrent) son intention de signification* ». Edmund Husserl, *Recherches logiques*, tome 2, p.44.

³³ Comme en témoigne le sous-titre des recherches.

³⁴ Edmund Husserl, *Recherches Logiques*, Tome 3, p.230.

signification affirmant : « le domaine de la signification est beaucoup plus vaste que celui de l'intuition »³⁵ . Ce qui permet de conclure que l'un et l'autre ne se recouvrent pas. D'ailleurs, Husserl y va de cette affirmation tout juste après avoir élucidé et décrit le mode de l'intuition catégoriale, qui consacrait l'élargissement quasi illimité du domaine de l'intuition.

La signification, non seulement ne dépend pas de l'intuition, mais elle la précède. La signification jouit d'un statut d'antériorité par rapport à l'intuition. Husserl ne peut être plus clair que lorsqu'il écrit : « tout d'abord il y a l'intention de signification, et elle est donnée en elle-même, c'est ensuite seulement qu'intervient l'intuition correspondante »³⁶ . L'intuition, en définitive, ne peut remplir qu'un domaine ouvert précédemment par la signification et donc loin de fonder la possibilité de la signification l'intuition semble davantage en dépendre. La signification autonome précède donc son remplissement éventuel (mais non requis) et ce fait indique que la signification en elle-même possède un contenu, puisque si tel n'était pas le cas rien ne s'offrirait, ni à la pensée, ni au remplissement éventuel par l'intuition. Ainsi, la signification offre bel et bien un contenu dont Marion rappelle qu'il est, par Husserl, « tantôt qualifié de « contenu idéal », tantôt compris comme « le sens intentionnel ou sens », tantôt identifié à un « contenu théorique » ou « contenu logique » en tout les cas nous voyons « l'essence de la signification,..., dans son contenu qui présente une unité intentionnelle identique »³⁷ ».

³⁵ Idem

³⁶ Edmund Husserl, *Recherches logiques*, Tome 3, p.48.

³⁷ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.47 et Edmund Husserl, *Recherches logiques*, LU, I, t.2, p.44, cité d'après : Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.47.

Cette unité intentionnelle identique, ajoutera Husserl, « nous ne la plaçons pas arbitrairement dans les énoncés, mais nous l’y trouvons »³⁸. Marion établit ainsi que la présence n’est pas que le propre de l’intuition, que celle-ci intervient que pour remplir un espace toujours déjà ouvert. Une intuition donnée vient se joindre à une signification donnée. Ainsi, la signification ne souffre pas d’un déficit qu’elle devrait combler en posant ses assises sur la présence intuitive. La signification génère un certain surcroît de présence « déjà là » lorsqu’intervient l’intuition, excès de présence qui doit conduire vers une instance antérieure, voire simultanée, qui articule et module ces deux modes de présence.

Si Husserl en est précisément parvenu à attribuer la « présence » aussi bien à la signification qu’à l’intuition c’est, selon Marion, « parce qu’il outrepassé l’une et l’autre au bénéfice de la donation »³⁹. On pourrait dire autrement, que si l’intuition et la signification se voient reconduites à la présence, malgré leur irréductibilité réciproque, c’est qu’ils tiennent leur origine d’une source commune. La signification déjà donnée et l’intuition donnée elle aussi, apparaissent précisément en vertu de la donation, en qualité de « donné à paraître » : ils sont. La présence, « l’évidence, semble sourdre de deux sources »⁴⁰.

Il ne s’agit pas tant d’une réfutation intégrale de l’argument de Derrida, puisque Marion n’adresse pas ici le problème de la simplicité du présent. En fait, il s’agit d’abord de montrer qu’il est indifférent qu’il le soit ou ne le soit pas, puisque le présent lui-même n’est pas le fondement, mais que le présent tient sa « présence » de ce qu’il est d’abord et avant tout donné. Nous aurons cependant, dans la suite de notre

³⁸ Edmund Husserl, *Recherches logiques*, tome 2, p.51.

³⁹ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.56.

⁴⁰ *Ibid.*, p.50.

travail, l'occasion de poser de nouveau ce problème de la simplicité du présent lorsque nous explorerons plus à fond les rapports entre donation et différance.

1.2.2 Corrélation et donation

Ce surcroît de présence mis en lumière précédemment (présence de l'intuition et présence de la signification), nécessite d'être proprement articulé, et cela, de manière phénoménologique. C'est dans la corrélation que Marion prétend trouver l'ouverture conceptuelle propice à un ancrage devant concilier cet excès de présence.

La véritable percée des *Recherches logiques*, telle que Husserl l'a noté, consisterait en ce que, et ce pour la première fois, « la corrélation du monde et de ses modes de donations subjectifs » aurait « provoqué l'étonnement philosophique »⁴¹. Mais également, pour la première fois l'évidence se voit problématisée et « libérée de la prééminence de l'évidence scientifique et élargie jusqu'à devenir universelle donation originale de soi »⁴².

La phénoménologie commence alors par la mise au clair de l'a priori corrélationnel du monde et de ses modes de donations⁴³. Cette corrélation, avise Marion, ne doit pas être comprise comme la corrélation noème-noèse ou bien intuition-intention, mais comme une corrélation plus fondamentale, qui rend celles-là possibles, la corrélation apparaît-apparaissant⁴⁴. Cette corrélation, plus fondamentale, représente un atout stratégique important pour Marion en ce qu'elle ne

⁴¹ Edmund Husserl, *La crise des sciences européennes*, paragraphe 46, *Krisis*, Hua. VI, p.168-169, modifié et cité par Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.52.

⁴² Edmund Husserl, *Krisis*, par. 68, *Hua*, VI, p.237, cité d'après Jean-Luc. Marion, *Réduction et donation*, p.51.

⁴³ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.52

⁴⁴ Idem

semble pas a priori déterminé par des catégories subjectives. Dans une phénoménologie qui entend se régler, non pas sur la conscience, mais sur la donation, la corrélation apparaître-apparaissant semble pointé sur un « moment » antérieur à la détermination des corrélations intuition-intention et noème-noèse.

« L'apparaître ne vaut plus comme une donné pour le seul sujet conscient, mais comme la donation de ce qui ainsi apparaît : l'apparaître, par la corrélation qui mérite le titre plénier de « phénoménologique », *donne* l'apparaissant. Ou encore, l'apparaissant, rien de moins qu'un étant effectif, apparaît en personne dans l'apparition, parce que, selon une nécessité d'essence (la corrélation), il s'y donne »⁴⁵.

Donc, l'apparaître donne l'apparaissant. Ainsi, l'évidence ne coïncide pas avec une simple donné de datas-sensibles, mais comme l'affirme Marion : « comme la donation à la conscience (voire par la conscience) de la chose même, donné sous le mode de l'apparaître et dans toutes les dimensions de celui-ci (intuition, intention, et leurs variations)⁴⁶ ».

Signification et intuition sont indépendantes l'une de l'autre, sans pour autant que ne soit menacé leur caractère autonome d'être donné. Il ne saurait ainsi être question d'intention ou d'intuition, sans une donation préalable : « intuition et intention ne donneraient rien (et donc n'auraient elles-mêmes pas à être données), si tout devait, d'emblée être donné pour apparaître⁴⁷ ». La donation précède la présence, elle devance l'intuition et l'intention : « la donation s'exécute ainsi phénoménologiquement par le strict jeu de la corrélation entre ce qui apparaît (donné à donner) et l'apparition dans l'apparence (les modes de donations)⁴⁸. L'intuition, la

⁴⁵ Idem

⁴⁶ Ibid., p.53

⁴⁷ Idem.

⁴⁸ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, pp.53-54

signification ou l'intention n'entrent pas en conflit, car eux-mêmes ne représentent que des modes de la donation, ainsi peut-on dire : « donné selon l'intuition », « donné selon le souvenir », « donné selon la signification ». Seule la donation donne d'apparaître à ce qui est donné et « rien ne précède la donation, qui se module dans tous les modes du phénomène, quels qu'ils soient »⁴⁹. C'est dire que l'excès de présence s'articule sur une instance fondamentale, la donation, qui implique que pour se montrer, selon des modes variés, un phénomène doit d'abord se donner.

Marion trouve une autre confirmation de son interprétation, centrée sur la primauté de la donation, dans les analyses husserliennes relatives à l'intuition catégoriale. Husserl y manquerait la donation qu'il atteint pourtant bel et bien. D'ailleurs, ici, Marion se tournera vers la lecture qu'en a faite Heidegger, lui qui y trouverait le sol nécessaire au déploiement de sa pensée.

1.3 L'intuition catégoriale et l'excès de donation

L'intuition catégoriale, selon l'appellation que lui attribue Husserl, est pensée par analogie avec l'intuition sensible. Le catégorial relèverait de l'intuition parce qu'il partagerait avec l'intuition sensible un trait général commun, c'est-à-dire qu'il ferait parti d'une classe d'actes qui ont en commun qu'en eux apparaît quelque chose de « réel » voire de « donné lui-même »⁵⁰ dans l'évidence. Il est dit « réel » et « donné », car en tant que corrélat objectif d'une proposition (ce sur quoi est énoncé quelque chose) il appartient d'une certaine façon à un mode de se « rapporter à », de viser un

⁴⁹ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.55.

⁵⁰ Edmund Husserl, *Recherches logiques*, Tome 3, p.176. Cité par Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.61.

objet ou un état de choses. C'est en ce sens, que l'être peut être dit lui-même donné⁵¹. Sa donation s'effectue sur un mode qui demeure ambigu puisque l'être, même au sens de copule, n'est pas, à strictement parlé, du moins dans l'interprétation que Marion en propose, donné *par* l'intuition catégoriale⁵². Mais c'est le fait que l'*est* renvoi à un état de choses, qui nécessite le recours à l'intuition catégoriale pour le recevoir. On doit donc dire, inversement, que l'être n'est pas donné *par* l'intuition catégoriale, mais bien, *parce que* l'être *se donne*, l'on doit avoir recours à l'intuition catégoriale pour rendre compte de sa donation⁵³. La voie qui conduit Husserl à l'intuition catégoriale, affirme Marion, « ne relève pas de l'intuition elle-même, mais de l'excès de la donation sur le sensible »⁵⁴. Le catégorial, se donnant « autrement » que l'intuition sensible, mais se donnant dans l'évidence, est en quelque sorte rabattu par Husserl sur l'intuition au moyen de l'analogie⁵⁵. Le catégorial et le sensible, de fait, partage un point commun, ils se donnent. Nous devons comprendre, c'est l'argument de Marion, que l'intuition n'est pas le principe dernier, mais qu'elle relève elle-même d'une autre instance, la donation.

Cette interprétation, centrée sur la donation, serait précisément celle que Heidegger aurait en vue lorsqu'il aurait évoqué l'appui, le nouveau sol, que Husserl lui aurait fourni, pourrait-on dire, malgré lui. Selon Marion, c'est précisément en se plaçant du point de vue de la donation, que Heidegger interprète les *Recherches*

⁵¹ Edmund Husserl, *Recherches logiques*, p.172.

⁵² Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.58.

⁵³ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.58.

⁵⁴ Idem.

⁵⁵ C'est l'interprétation qu'en propose Heidegger : « [...]sur quel chemin Husserl en arrive-t-il à l'intuition catégoriale? La réponse est claire : l'intuition catégoriale étant *comme* l'intuition sensible (étant donnante), Husserl parvient à l'intuition catégoriale sur le chemin de l'*analogie*. [...] Ce qui est frappant et parlant grâce à cette analogie, c'est que le catégorial, les formes, le « est » sont rendus abordables, sont donnés... » Martin Heidegger, *Questions IV*, Gallimard, collection « Tel », Paris, 1976, p.464.

logiques. L'enjeu au cœur de ce recours à Heidegger est, pour Marion, de parvenir ultimement à dégager Husserl de l'interprétation de Derrida en l'opposant d'une certaine manière à celle de Heidegger. Cela, en montrant que le terme dernier, ou premier, chez Husserl, ce n'est pas l'intuition, donc la présence, mais bel et bien la donation.

Marion s'appuie ainsi sur un passage du séminaire de Zähringen, où Heidegger réfléchit sur l'apport des *Recherches logiques* à l'impulsion de sa pensée, pour appuyer sa thèse :

« le « est », ..., est « en excédent » parmi les affections sensibles : en effet, le « est » n'est pas ajouté aux impressions sensibles ; il est « vu » -- même s'il est autrement vu que ce qui est visible. Pour être ainsi « vu », il faut qu'il soit donné⁵⁶ »

Ainsi, selon Heidegger, pour que l'être puisse être d'abord « vu » puis, par la suite et par lui-même mis en question et interrogé, celui-ci devait préalablement être donné. Avant même donc que de pouvoir envisager la possibilité de l'intuition catégoriale, Husserl devait parvenir à l'être comme donné. Ce n'est qu'en réalisant qu'un excédent non sensible se donnait effectivement, donc en accueillant d'abord ce qui se donne, que la possibilité d'une intuition dite catégoriale s'ouvrait.

Au sein de la lecture qu'en fait Marion, cette atteinte de l'être comme donné représente le pas décisif accompli par les *Recherches logiques*⁵⁷. Cependant, Husserl aurait en quelque sorte reculé à ce point, pour reconduire l'être au moyen de l'analogie avec l'intuition sensible, vers l'intuition catégoriale, contribuant par là, du point de vue de Marion, au recouvrement de la donation. Trop occupé à gérer l'excédent de la donation pour la questionner directement, affirme Marion, Husserl la recouvre par le

⁵⁶ Martin Heidegger, *Question IV*, p.464.

⁵⁷ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.59

passage au catégorial⁵⁸. Mais qu'en est-il de Heidegger, qui décèle fait que pour être « vu » l'« est » doit d'abord être donné ? En fait, Heidegger, à l'instar de Husserl, manquera la donation comme question, devenant littéralement absorbé par *sa* grande question, celle de l'être.

1.4 De l' *es gibt* à l'*Éreignis* : le recouvrement heideggerien de la donation

Que la traduction du « *es gibt* » heideggerien en « cela donne » soit inhabituelle malgré son exactitude, Marion le reconnaît⁵⁹. Habituellement le syntagme « *es gibt* » sera rendu par « il y a », mais on trouve chez Heidegger un argument en faveur d'une traduction qui tienne davantage compte du sens littéral :

« C'est avec intention et en connaissance de cause qu'il est dit dans *Sein und Zeit* : il y a l'Être : « *es gibt* » *das sein*. Cet « il y a » ne traduit pas exactement « *es gibt* ». Car le « *es* » (ce) qui ici « *gibt* » (donne) est l'Être lui-même. Le « *gibt* » (donne) désigne toutefois l'essence de l'Être, essence qui donne, qui accorde sa vérité. Le don de soi dans l'ouvert au moyen de cet ouvert est l'Être même ⁶⁰»

Il faudrait donc entendre dans le *Es gibt*, à la fois le « il y a » et le « ça donne », parvenir à les penser en les tenant le même horizon. Selon Marion, Heidegger pose et conserve ainsi l'interrogation sur l'être « dans la figure plus originaire du « *es gibt* » »⁶¹. Puisque seul l'étant « est », que « nous ne disons pas l'être est, ..., mais il y a l'être »⁶² l'être réclame un autre horizon pour se penser. Tout en révélant l'insuffisance du terme « il y a » pour traduire « *es gibt* », Heidegger propose l'horizon propice à la question vers l'être. Il faut pour s'en approcher, que le regard interroge

⁵⁸ Ibid., p.62

⁵⁹ J.L. Marion, *Étant donné*, PUF, collection « Épiméthée », Paris, 2^e édition, 1998, p.51, note 1.

⁶⁰ Martin Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, p.87.

⁶¹ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.51.

⁶² Martin Heidegger, *Questions III et IV*, p.197, cité et modifié par Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.54.

« jusqu'à cet *Il* qui *donne* être et temps »⁶³ (nous soulignons). Ce faisant Heidegger se rabat sur un terme le « *Es* » (Il), mais sans pour autant que ne soit pour explicité le sens du « *gibt* ».

Si dans *Être et temps*, Heidegger prend bien soin de ne pas nommer le « cela » (*es*), afin selon Marion, de ne pas se risquer à la transcendance, de ne pas reconduire la donation à une instance donatrice ou à un quelconque « acteur ontique »⁶⁴ il en va autrement dans *Temps et être* où ses réflexions portent précisément à identifier cet « *Es* ». Heidegger s'y interroge : « comment penser le « IL » qui donne être »⁶⁵ ? Dans *Temps et être*, le « *Es* » devient « copropriation », « *Ereignis* » et la donation, centrale quoique impensée jusqu'alors, se voit soumise à une instance autre sans que pour autant son sens, le sens du « *gibt* », ne soit davantage rendu explicite ou porter au centre de la réflexion en tant que paradigme phénoménologique déterminant.

Marion interprète, à l'instar de l'intuition catégoriale chez Husserl, la pensée de l'*Ereignis* comme un recouvrement, voire une dissimulation, de la pensée de la donation⁶⁶. La reconduction de l'Être à la donation, au « *es gibt* », se veut une explicitation, mais celle qui passe du « *Es* » à l'« *Ereignis* » masquerait davantage qu'elle n'expliquerait et relèverait avant tout d'une surdétermination. Le « cela » se devait, selon Marion, de demeurer indéterminé, anonyme : « l'indétermination ne sauve pas seulement l'énigme, elle défend la pure donation »⁶⁷. Heidegger, qui interroge à travers et vers la donation, ultimement, l'abandonne au profit de l'*Ereignis*.

⁶³ Martin Heidegger, *Questions III et IV*, p.198.

⁶⁴ Jean-Luc Marion, *Êtant donné*, p.56.

⁶⁵ Martin Heidegger, *Questions III et IV*, p.204.

⁶⁶ Jean-Luc Marion, *Êtant donné*, pp. 54-60.

⁶⁷ *Ibid.*, p.57.

Atteindre, penser la donation en tant que telle, telle est donc la tâche à accomplir. Voilà ce qui se dégage de la lecture que propose Marion des entreprises de Husserl et de Heidegger. Il s'agit toujours d'une pensée qui vise avant tout à déterminer le phénomène, mais d'une pensée qui, plutôt que de le pensée comme un objet pour une conscience ou comme un étant visé en direction de son être, entreprend de les interprétés comme donné. En fait, il ne s'agit pour Marion que de suivre et rendre justice, non seulement aux phénomènes eux-mêmes, mais à la phénoménologie, en son principe. Ainsi, la phénoménologie dont Marion se réclame en est une qui vise les *choses mêmes*, telles qu'elles se donnent, non pas à ou par une conscience constituante, mais en tant que se donnant de par eux-mêmes de leur propre immanence. Le phénomène s'y définit tel que chez Heidegger, comme ce qui se montre à partir de soi-même⁶⁸. Plutôt que de déterminer le phénomène partant du *Dasein* ou d'un sujet transcendantal, il s'agit de déterminer le sujet et la phénoménalité à partir de la donation, celle-ci serait à cet égard ce qui est le plus fondamental, originel : pensée du donné, du phénomène donné.

1.5 La donation en deçà de la différance?

À l'instar de la pensée derridienne de la différance, la pensée de la donation interroge en direction de l'origine des phénomènes. La lecture de la tension entre intuition et signification chez Husserl offerte par Marion invite, finalement, à penser l'origine en termes de donation. Cette donation, qui « ne s'épuise pas dans ces

⁶⁸ Martin Heidegger, *Être et temps*, Gallimard, « Bibliothèque de Philosophie », trad. : F. Vezin, Paris, 1986, pp.54-58

divers modes de présences »⁶⁹, témoigne d'une surabondance du donné. Ne s'épuisant pas dans la présence, la donation s'accomplit en deçà, à un niveau qu'il nous faudra progressivement mettre au clair. Car si, suivant Heidegger, Marion soutire Husserl à l'interprétation derridienne, il ne va pas de soi que la pensée de la donation échappe, elle, au pouvoir corrosif de la différance.

La différance n'opère pas qu'à l'intérieur des théories du signe ou de la signification, elle met en œuvre son action dissolvante à travers la temporalité, par « la médiation temporelle et temporisatrice d'un détour suspendant »⁷⁰ la réalisation de la présence. Elle a un caractère qui se manifeste phénoménologiquement, en retardant, par le détour d'une synthèse, la présentation du présent. Elle opère également à un niveau si fondamental que Derrida la présente comme « constitution originaire du temps et de l'espace »⁷¹. Ces deux pensées, de la donation et de la différance, se concurrençant dans l'origine, peuvent-elles seulement s'articuler, s'agencer de manière à ce que l'une le cède sur l'autre ?

Cette question ne peut cependant se résoudre que par une mise au clair du statut de la temporalité dans la phénoménologie de la donation. Puisqu'il nous faut déterminer selon quelle extase se constitue le temps dans la perspective de la donation afin, justement de déterminer quel rôle peut y tenir la différance. Il s'agira donc, dans le chapitre suivant, d'explorer les caractérisations du phénomène dans la perspective de la donation et de tenter de déterminer comment se pense la temporalité en régime de donation

⁶⁹ Paul Gilbert, *Substance et présence : Derrida et Marion, critiques de Husserl*, p.132.

⁷⁰ Jacques Derrida, *Marges*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1972, p.8

⁷¹ Idem

Chapitre 2 : Les déterminations du phénomène en régime de donation

-Le don n'est un don, il ne donne que dans la mesure où il donne le temps

-Jacques Derrida⁷²

La présence cède le pas à une origine plus fondamentale, la donation. L'excès de présence mis en lumière par Marion ne devait servir qu'à indiquer cela, que la donation provient de plus loin que la présence et qu'elle seule agit à titre de principe. Phénomène et donné ne sont qu'une seule et même chose pour Marion, qui entreprend ainsi, en vertu de cette équivalence, de déterminer les phénomènes en fonction de la donation.

Explorant les déterminations du phénomène en tant que donné, nous allons tenter de marquer comment celles-ci déterminent une temporalité particulière à la phénoménologie de la donation. Il s'agira également d'y relever les écarts, les retards qui s'y profilent afin, éventuellement, de déterminer les liens possibles à établir entre différence et donation. Un écart nous apparaîtra en particulier fondamental, celui entre la donation et la phénoménalisation. Il s'agira alors de s'interroger plus à fond sur la possibilité d'un laps entre l'impression originaire et le présent.

Un premier moment (2.1) nous servira à survoler les notions principales propres à la temporalité en phénoménologie. Également, nous nous consacrerons à relever les observations et objections que Derrida formule en direction de la conception husserlienne du temps. Viendra ensuite le moment de déterminer les éléments temporels qui se laissent penser à l'intérieur des déterminations du donné. Deux éléments, temporisation et temporalisation, nous serviront de guides pour

⁷² Jacques Derrida, *Donner le temps*, Galilée, Paris, 1991, p.59.

approcher la conception du temps qui se dessine à l'intérieur de la phénoménologie de la donation.

Les déterminations de l'anamorphose et de l'arrivage permettront d'explicitier comment Marion intègre des éléments comme la distance, l'écart et le retard et tend à intégrer certains effets propres à la différence à sa pensée. Ensuite, la détermination du donné comme fait accompli laissera entendre que c'est à partir du présent que la temporalisation opère en régime de donation, mais d'un présent qui cède sa priorité originaire à la donation.

2.1 Le temps phénoménologique

Ce chapitre entend expliciter le statut de la temporalité dans une phénoménologie centrée sur la donation. Il importe au plus au point, dans cette perspective, de bien mettre au clair les principaux concepts relatifs à la temporalité en phénoménologie. Il s'agira alors, en guise de préambule, de présenter les grands traits de la réflexion husserlienne sur le temps, mais aussi d'y joindre les principales critiques que lui adresse la pensée de Jacques Derrida.

Les *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*⁷³ débutent par une époque, une mise hors circuit du temps objectif. Le temps des objets s'y trouve réduit afin de faire porter l'analyse sur des données qui, en tant que telles, se présentent à la conscience avec évidence. C'est ainsi que Husserl écrit :

« ce que nous acceptons n'est pas l'existence d'un temps du monde, l'existence d'une durée chosique, ni rien de semblable, c'est le temps apparaissant, la durée apparaissante en tant que telle. Or ce sont là des données absolues... ».⁷⁴

⁷³ Edmund Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, trad. : H. Dussort, PUF, collection « Épiméthée », 6^e édition, Paris, 2002.

⁷⁴ *Ibid.*, p.7.

Husserl vise par cette époque à dégager ce qu'il nomme un « champ temporel originaire »⁷⁵ qui se constitue à partir d'un « point source »⁷⁶. Ce point source c'est l'impression originaire à partir duquel la temporalisation s'effectue. Cette temporalisation est pensée par Husserl comme un « écoulement » continu prenant origine dans l'instant présent⁷⁷. C'est à partir du présent que se tisse l'important réseau des rétentions-protentions constitutif du vécu du temps.

L'écoulement des « objets temporels » se produit en une succession de moments, en une durée, qui parallèlement à la succession des impressions originaires, donne une profondeur temporelle. Les moments achevés sont constamment décalés vers le passé, sans pour autant que ne soit menacé l'unité de l'objet, qui « dure » et demeure le même puisque la conscience du temps conserve au présent le moment de la rétention : « chaque présent actuel [...] se change en rétention de rétention et ceci continûment »⁷⁸. Ces impressions originaires, suivies de leur queue de rétentions ont le caractère d'unité, elles « se constituent dans le flux des multiplicités temporelles de dégradés »⁷⁹ et c'est précisément cette synthèse qui unifie l'écoulement continu du temps. La conscience synthétisante est ainsi ce qui produirait la temporalisation.

⁷⁵ Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, p.9.

⁷⁶ *Ibid.*, p.42.

⁷⁷ *Idem.*

⁷⁸ *Ibid.*, p.44.

⁷⁹ *Ibid.*, p.119

Le statut de la rétention soulève quelques interrogations, car elle semble jouer un rôle fondamental dans la constitution même du présent qui ne semble ainsi jamais ne jamais pouvoir s'en défarder. Le présent semble toujours porter son passé. Le présent, comme Derrida le fera remarquer, apparaît constitué de ce que lui-même n'est pas, de non-présence, la conscience ne rattrape jamais son retard sur l'impression originaire.

Mais Husserl, peut-être conscient de la difficulté, c'est prononcé déjà à ce sujet: l'impression originaire est simple, non constituée :

« l'impression originaire est le commencement absolu,...,mais elle n'est pas elle-même produite, elle ne naît pas comme quelque chose de produit, mais par *genesis spontanea*, elle est génération originaire ». ⁸⁰

Faut-il alors séparer l'impression originaire, génération spontanée, du présent, qui a besoin de la rétention pour être saisie comme telle par la conscience ? Il faudrait pour cela rendre explicite ce que l'on peut entendre par ce jaillissement continu dont traite Husserl⁸¹ en affirmant que son activité se produit « de façon étrangère à la conscience »⁸². Nous pouvons à tout le moins soupçonner, que séparée de la conscience, l'impression originaire pourrait également se distinguer du présent, puisque le présent nécessite la conscience pour se constituer.

J.-L. Marion se réglera sur le primat de l'impression originaire. Cependant, comme nous le verrons, les analyses de Marion semblent vouloir expliciter ce que Husserl qualifie « mystérieusement » de *genesis spontanea*. La donation peut, en un sens que nous serons amenés à préciser, être rapprochée de cette génération originaire qui affecte la conscience avant tout procès de temporalisation, avant donc toute

⁸⁰ Ibid., p.131.

⁸¹ Ibid., pp.130-132.

⁸² Ibid., p.131.

synthèse. C'est pourquoi sans doute celle-ci ne peut être pensée qu'en terme de temporisation, de délai puisqu'elle devancerait toute activité consciente et synthétique.

C'est précisément la temporisation qui intéressera Derrida dans son examen de la conscience du temps chez Husserl. Ce que Derrida cherche à montrer c'est que le présent ne peut servir de fondement, de point de départ phénoménologique dû particulièrement au rôle que jouerait la rétention dans la constitution du présent. Cette continuité, prétend Derrida, ne peut se produire que par l'insertion de la rétention, de ce qui n'est pas le présent, au cœur même de ce qui est présent⁸³. Derrida va plus loin, non seulement le présent doit composer continuellement avec ce que lui-même n'est pas, mais ce non-présent est une condition de son surgissement comme présent. Sitôt admis, écrit-il, « la continuité du maintenant et du non-maintenant,...,on accueille l'autre dans l'identité à soi de l'*Augenblick* »⁸⁴.

Ce que veut signifier Derrida, c'est que le présent ne se trouve saisi par la conscience que par un mouvement de retour, qu'il n'y a pas d'accès direct au présent. Ce mouvement de retour implique que le présent ne soit jamais autre chose qu'un « après-coup »⁸⁵. Le présent est en quelque sorte toujours inactuel et ne se laisse penser qu'à « partir du pli du retour »⁸⁶. Le fait que le moment ne se laisse saisir qu'à partir d'un mouvement plus « ancien », qu'il soit rendu possible même par la répétition d'un contenu toujours déjà passé, qu'il s'offre ainsi sous la figure de la trace⁸⁷, devrait inquiéter le fondement même de la phénoménologie husserlienne. C'est donc bien le mouvement de la différance comme temporisation qui agit comme

⁸³ Jacques Derrida, *La voix et le phénomène*, pp.71-73.

⁸⁴ Idem.

⁸⁵ Ibid., p.71.

⁸⁶ Ibid., p.76,

⁸⁷ Idem.

condition de possibilité de l'apparition du présent : « cette différence, ..., toujours plus vieille que la présence, ..., lui procure son ouverture »⁸⁸.

La position de J.-L. Marion sur la temporalité ne fait pas l'objet d'un traitement explicite dans ses ouvrages phénoménologiques. Cependant, on s'aperçoit assez tôt en observant les caractéristiques du donné que Marion a tenu compte du procès de temporisation, de la saisie « après-coup » de l'instant, mais cela tout en conservant la priorité de l'impression originaire dans la temporalisation. En suivant l'articulation temporisation-temporalisation telle qu'elle se développe dans les déterminations du donné nous nous trouverons ainsi sur une bonne voie pour parvenir à situer la position de la phénoménologie de la donation par rapport à la pensée de la différence.

2.2 L'anamorphose

Pour que le phénomène soit radicalement déterminé par son caractère de donné il lui faut d'abord tenir son origine en lui-même. Le « je » ne le provoque donc pas, le « je » que Marion qualifie comme « attributaire » est celui qui reçoit le phénomène. Cette « réception » creuse un certain écart, un laps entre la donation et la réception, proprement nommée manifestation. Cette manifestation requiert la conversion du donné en phénomène. Cette lenteur exigée par le temps de conversion se manifeste dans la première détermination dont use Marion pour caractériser le phénomène comme donné. C'est ainsi que Marion entend faire un usage phénoménologique de la notion d'anamorphose afin de décrire le retard de l'attributaire sur le donné qui tient en lui-même l'initiative de sa donation.

⁸⁸ Idem.

L'écart entre l'apparaître et l'apparition, que manifeste l'anamorphose, ouvre grande la voie à une différence qui possède également le caractère d'un différer. La première détermination du donné, l'anamorphose, marque ainsi le passage d'une forme à une autre réglé selon un axe immanent au phénomène lui-même. Ce passage se veut la marque du procès de la donation et doit témoigner du fait que pour accéder à la visibilité, le phénomène doit franchir une distance. L'apparaître du phénomène se pense ainsi comme l'aboutissement d'un processus suite auquel le donné se déploie et s'expose, « le phénomène ne parvient à l'apparaître qu'en passant d'une première forme – informe- à une deuxième forme⁸⁹ ». Dans une perspective husserlienne, l'intentionnalité vise un phénomène qui se détache ainsi d'un arrière-fond dans lequel il s'inscrit. L'anamorphose reprend le même procès, mais en déplaçant l'initiative de la conscience au donné. L'analyse qu'en offre Marion renverse en effet le privilège de l'intentionnalité de « décrocher » de leur horizon : « cette forme au second degré [...] le distingue surtout des autres phénomènes en le détachant d'eux comme d'un arrière-plan; la forme au second degré les formes au premier degré au fond du visible »⁹⁰.

Ce transit d'une forme vague vers une forme précise, de l'apparaître vers l'apparition, ne peut cependant s'effectuer autrement que par une possibilité ouverte par un écart. Le passage d'une forme à l'autre n'implique cependant pas, pour Marion, une distance extérieure au phénomène que celui-ci aurait à franchir⁹¹. C'est là un aspect original de l'anamorphose. Le donné effectue bien un mouvement, une montée vers la visibilité, mais ce faisant il franchit une distance qui lui resterait immanente. C'est parce qu'il se donne de lui-même que le donné porte en lui l'écart entre son

⁸⁹ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.175.

⁹⁰ *Ibid.*, p.176.

⁹¹ *Idem.*

apparaître et sa manifestation, entre le procès de sa montée et son accession à sa forme terminale.

Comment comprendre qu'un donné porte en lui la distance nécessaire à sa donation ? Cette distance est-elle spatiale, temporelle ou totalement autre ? D'abord, selon Marion, l'on doit comprendre « l'ailleurs » « comme un caractère du mode d'apparaître »⁹² et non pas, à la manière de la métaphysique, comme l'indication d'une relation causale⁹³. Il faut entendre l'ailleurs comme un caractère immanent au donné, qui ne relève pas d'une transcendance et qui ne dépend pas d'un sujet pour arriver. Le donné se montre en franchissant une distance, en se dégageant de son propre fond pour accéder à la visibilité.

Tout de même, puisque « l'ailleurs » implique une distance, ce que Marion nomme la montée vers le visible, est-il possible de saisir la nature de cette distance ? Puisque le donné, possède en lui son « ailleurs » il ne semble pas possible de supposer cette distance comme spatiale. Comment un phénomène pourrait-il passer d'un point de lui-même à un autre point de lui-même ? Reste la possibilité de penser l'écart, la distance, comme temporel ou alors comme totalement autre.

Dans le mesure où cet écart serait temporel, il pourrait offrir des éclaircissements sur le statut et le rôle du temps dans la détermination du donné comme anamorphose. Deux perspectives seraient ouvertes, ou bien la succession des formes instaure une temporalité, ou bien l'anamorphose dépend du temps pour se produire. Autrement dit, la première détermination du donné comme anamorphose serait soit temporalisante, soit temporelle. Étant donné que Marion situe l'écart entre

⁹² Ibid., p.173

⁹³ Idem

les deux formes, la distance phénoménologique déployée par l'anamorphose, dans le donné lui-même il semble qu'il faille exclure la seconde alternative pour une raison principale. Le donné ne se montre qu'à l'instant où il a franchi une distance et le temps commence pour l'attributaire qu'à cet instant où « quelque chose » l'affecte, lui tombe dessus. L'anamorphose n'est pas temporelle, mais elle impose une lenteur, puisque le donné doit se rendre affecter l'attributaire pour que la conversion du donné en phénomène s'effectue.

2.3 La lenteur de la manifestation

Du point de vue de l'attributaire, de celui en position de recevoir, la forme de temporalité ouverte par l'anamorphose pourrait bien se décrire comme un temps de patience, c'est-à-dire comme un temps d'attente et de recherche. La forme terminale du phénomène nécessite pour accéder à la manifestation l'adoption d'une perspective adéquate que dicte le phénomène, comme d'une condition à sa pleine phénoménalisation. C'est ainsi qu'il ne suffit pas d'ouvrir les yeux pour accéder à la vision, le regard « doit se soumettre aux exigences de la figure à voir », ce qui implique devoir « trouver le point de perspective unique d'où la forme au second degré apparaîtra »⁹⁴.

Afin de trouver ce point unique dicté par l'axe de monté à la visibilité du phénomène, il faut nécessairement se faire patient et le rechercher « tenter des essais nombreux et longtemps infructueux »⁹⁵. Cet écart ouvert par l'anamorphose produit une lenteur, le donné retarde sa phénoménalisation.

⁹⁴ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.176.

⁹⁵ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.176.

Tout phénomène est donné, mais tout donné ne se phénoménalise pas pour autant. Pour recevoir le donné pleinement il faut non pas le soumettre à nos conditions, ce qui en ferait un objet, mais supporter les siennes propres, se plier aux conditions de son surgissement.

Un temps marqué par la figure de la patience serait ainsi un temps qu'il faudrait supporter. Pour que s'accomplisse l'anamorphose, il faut de la constance et de la persévérance. Il faut rechercher le point précis où la réception du donné peut s'accomplir et cela dépend même des catégories de notre entendement : « pour le voir il faut d'abord l'endurer, le supporter, le souffrir »⁹⁶. Dans certains cas il faut sans doute attendre longtemps, « l'anamorphose indique que le phénomène prend forme à partir de lui-même »⁹⁷, dépourvu de l'initiative de le provoquer, l'attributaire ne peut que s'armer de patience.

La première forme peut-elle correspondre à quelque chose s'apparentant à un moment hylétique, non-informé par l'intentionnalité ? Marion emploie les termes de « vague » et « d'informe »⁹⁸ pour caractériser ce moment pré-phénoménal où le donné paraît sans se réaliser dans la figure d'une apparition⁹⁹. Ce moment, précédant l'intentionnalité, ne doit-il pas également précéder la conscience ? La hyle chez Husserl correspond aux « contenus sensibles qui ne sont pas des phénomènes – sauf à être à leur tour pris pour objet »¹⁰⁰, mais peut-on dire d'eux pour autant qu'ils sont informes et vagues ? Ils relèvent bien de la sensibilité et englobe également les

⁹⁶ Ibid., p.177.

⁹⁷ Ibid., p.176.

⁹⁸ Ibid., p.175

⁹⁹ Idem.

¹⁰⁰ Didier Franck, *Dramatique des phénomènes*, PUF, collection « Épiméthée », Paris, 2001, p.110.

« sensations de plaisirs, de douleur, de démangeaisons, etc. »¹⁰¹, ils sont également dépourvus d'intentionnalité¹⁰², mais ils sont en quelque sorte voués à être animés par une donation de sens intentionnel. Rien chez Marion n'indique que tout ce qui demeure vague corresponde strictement à un contenu sensible. De plus, rien ne destine la forme initiale à l'intentionnalité, qui se trouve d'ailleurs inversée par l'anamorphose, puisque le phénomène se détache de lui-même de son fond. Tout de même nous avons là, avec le premier moment de l'anamorphose, un moment privé d'intentionnalité, qui est donné, mais non-informé, donc qui n'est pas encore un phénomène actualisé. Non advenue dans la sphère de la conscience, il doit demeurer en périphérie de la présence et la précéder également. Surtout, l'anamorphose creuse un écart entre donné « brut », car peut-être informe, et le phénomène pleinement réalisé. Cet écart différencie ainsi deux formes, instaure une différence dont on doit maintenant tenter de saisir ce qu'il a de commun avec la différence.

2.4 Anamorphose et différence

Nous pouvons dès lors nous risquer à affirmer que l'anamorphose présente et déploie certains caractères propres à la différence. La patience et la recherche de la bonne perspective mettent en relief le retard de l'attributaire sur le phénomène, celui-ci se donne avant que de se phénoménaliser pleinement. Ce retard a tout d'un différé, car le phénomène s'y donne comme à rebours. D'abord sous une forme vague, le phénomène accède à sa forme propre dans un second temps. La présence pleine de celui-ci ne nous frappe pas d'emblée lorsque nous y posons les yeux, mais est différée

¹⁰¹ Edmund Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, trad. P. Ricoeur, Gallimard, « Tel », Paris, 1950, p.288

¹⁰² « l'élément sensuel qui en soi n'a rien d'intentionnel », Ibid., p.289

à la mesure de notre capacité à nous livrer à ses conditions de montée au visible. Le donné impose un retard une lenteur, il diffère la phénoménalisation. L'anamorphose déploie également une différence, au sens cette fois de dissemblance, puisqu'à l'évidence la forme vague diffère de la forme achevée : « ces deux formes ne se succéderaient pas, si elles ne différaient pas essentiellement l'une de l'autre »¹⁰³.

La première détermination du donné en fonction de la donation, l'anamorphose, non seulement n'entre pas en conflit avec les caractéristiques de la différence, mais en confirme les effets les plus fondamentaux. En un sens l'anamorphose permet de penser qu'un phénomène n'est peut-être jamais intégralement déployé, qu'à chaque fois nous devons nous y soumettre à nouveau, nous y adonner et que sa manifestation intégrale peut à tout le moins toujours être présumé à venir, que sa présence n'est de fait jamais assuré.

Comme chez Derrida, Marion met l'accent sur le retard de la conscience : « la constitution reconstitue, la synthèse retrouve »¹⁰⁴. Il en est ainsi parce que tout, pour se montrer, doit d'abord se donner et cette donation nous affecte, nous surprend avant que la synthèse puisse s'effectuer.

D'abord déterminé comme anamorphose, le donné se caractérise par ce que Marion nomme l'arrivage et qui décrit le surgissement, le mouvement qu'effectue le donné sur son axe immanent de montée vers la visibilité. D'une temporalité portée par l'avenir et l'attente, Marion glisse ainsi de plus en plus vers une pensée de la temporalité centrée sur le présent. Nous verrons, qu'ultimement aucune des trois

¹⁰³ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p176.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.187.

extases du temps ne joue un rôle central, mais qu'elle le cède tous en dignité et en hauteur à une instance dont le terme « antérieur » ne suffira sans doute pas à qualifier.

2.5 L'arrivage : la prise de position temporelle

S'il revient à l'anamorphose d'illustrer le passage d'une forme vague à une autre stable selon un axe, une distance immanente au phénomène lui-même, il revient à l'arrivage de fixer ce moment¹⁰⁵. L'une et l'autre détermination sont donc intrinsèquement liées et doivent venir confirmer que le phénomène apparaît comme donné par soi. Apparaissant par soi, le phénomène se donne et cette autodotation se décline comme une montée à la visibilité dont Marion nomme l'aboutissement : « arrivage ».

L'arrivage se distingue de l'arrivée en ce que l'on ne voit pas toujours bien venir le premier. L'arrivage a quelque chose d'imprévisible, qui nous tombe littéralement dessus. Comme l'écrit Emmanuel Falque : « ce n'est pas le même que d'attendre l'arrivée du paquebot que d'encaisser le coup de son arrivage »¹⁰⁶. Le donné se donne selon sa propre guise, à un rythme qui n'a rien de prévisible. C'est pourquoi il faut parler à son sujet d'arrivage « selon des rythmes discontinus, par saccades »¹⁰⁷. Le donné se donne sans que le *je* n'ait à intervenir, son rôle consiste à offrir une « surface » sur laquelle viendra s'écraser littéralement le phénomène. Il faut ainsi « encaisser le coup de son arrivage »¹⁰⁸.

¹⁰⁵ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p. 197.

¹⁰⁶ Emmanuel Falque, *Phénoménologie de l'extraordinaire*, paru dans « Philosophie », Éditions de Minuit, numéro, 78, 2003, p.62.

¹⁰⁷ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.186.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.187

Cette passivité radicale que l'arrivage impose n'invalide néanmoins pas le rôle de la pensée ou celui-là même de la constitution. Ce que Marion établit clairement c'est le retard du *je*, pris de surprise par la montée de l'apparaître vers l'apparition. Le donné s'offre bien aux prises de la pensée, mais pour le saisir ainsi, par compréhension, il faut que le donné « par avance,...,m'arrive »¹⁰⁹. L'activité de pensée, voir même toute visée herméneutique ne peuvent ici se déployer qu'en réaction à une donation originaire l'ayant toujours déjà précédé.

Il n'y a donc rien à rechercher du côté d'une activité du sujet précédant le *jet* de la donation. Il revient au donné, par son arrivage, de fixer le moment de sa venue au visible. Cet arrivage Marion le pense comme à chaque fois unique, le donné est précisément ce qui se donne comme n'ayant pu ne pas se donner¹¹⁰. Imprévisible, inconditionnée l'autodotation du phénomène consacré par l'arrivage fait de chaque donné un événement en lui-même : « le donné ne reste le même que pour le moment de son advenue »¹¹¹. Sitôt arrivé, pourrait-on dire, il repart ! L'arrivage introduit ainsi un procès différant l'individuation des phénomènes, uniques parce qu'à chaque fois différents « ils diffèrent en se ressemblant pas, ils diffèrent surtout en retardant (ou accélérant) leurs surgissements »¹¹².

Il revient cependant à l'arrivage de fixer le moment du surgissement et ainsi produire, par l'autodotation autonome du donné, quelque chose de l'ordre d'une impression originaire. L'arrivage temporalise car elle institue selon ses rythmes propres la montée au visible du phénomène. Ce surgissement discontinu, imprévu,

¹⁰⁹ Idem.

¹¹⁰ Ibid., p.196

¹¹¹ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.197.

¹¹² Ibid., p.186

règle le flux de la conscience qu'il soumet à son instance et confine à la passivité. L'arrivage temporalise puisque la synthèse du temps ne peut unifier que ce qui d'abord l'affecte passivement et que c'est l'arrivage qui fixe le moment où « l'affect » nous tombe dessus.

L'arrivage est peut-être l'autre nom de l'impression originale dans la mesure où celle-ci peut-être dégagée de la présence. Husserl semble, au moins une fois, aller en ce sens affirmant que l'impression originale est : « le produit original, la « nouveauté », ce qui s'est formé de façon étrangère à la conscience »¹¹³. Étranger à la conscience, l'arrivage l'est forcément puisqu'il devance celle-ci et la suscite en s'imprimant sur la surface que lui offre l'attributaire. Comme Husserl l'écrit : « la conscience n'est rien sans impressions »¹¹⁴, les concepts d'anamorphose et d'arrivage visent alors à expliciter le mouvement qu'effectue ce qui vient nous affecter, la génération spontanée que Husserl attribuait sans expliciter à l'impression originale. L'arrivage imprévisible met également en relief le constant retard de la compréhension et de la pensée sur la donation et tend par ailleurs à confirmer ce que Derrida notait comme l'« après coup » de l'impression originale. Pour Marion, cela ne constitue pas pour autant une altération de l'impression, car pour la phénoménologie de la donation, le « je pense » le cède en priorité à un « je suis affecté ». Ainsi, présence et conscience peuvent bien surgir « après » le jaillissement original et ainsi l'altérer, s'ils l'altèrent c'est qu'il a jailli originairement.

Le temps semble alors étroitement lié à la donation en général puisque celui-ci se constitue passivement de l'unification temporelle du donné, or sans donation, pas

¹¹³ Edmund Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, p.131.

¹¹⁴ Idem.

de donné. Pas de données, pas de synthèses. Au-delà des différences inhérentes à chacune de ces deux déterminations du donné s'en creuse possiblement une autre entre le temps de la donation, s'il en est un, et le temps phénoménologique de la conscience. Entre d'une part la donation et, d'autre part, le donné, un écart. Mais que peut-on dire du temps même de l'anamorphose et de l'arrivage, si ceux-ci rendent possible la succession des vécus il ne va pas de soi qu'eux-mêmes se produisent dans le temps, pas plus qu'il semble par ailleurs évident d'admettre un hors-temps ?

2.6 Le fait accompli

Il revient à l'arrivage de fixer le moment où le donné, par soi, arrive et s'expose. La temporalisation ne s'effectue alors, pour l'attributaire, qu'à ce moment où un donné se livre et se donne. Le donné se présente ainsi, pour Marion, comme un fait irrévocable, qui m'arrive sans que je n'aie pu le prévoir. Toute attitude envisageable vis-à-vis du donné, que ce soit de le saisir dans une connaissance ou dans un projet, ne vient que confirmer son fait, le fait que le donné est déjà arrivé. Le donné précède ainsi la conscience que j'en ai, « ce qui m'arrive en fait ne peut de fait se connaître qu'une fois déjà surgi »¹¹⁵. C'est ce que doit illustrer la détermination du donné comme « fait accompli ».

Tout de même, le moment de l'arrivage, de la montée au visible (anamorphose) ne constitue pas pour autant le passé d'où surviendrais le phénomène « l'arrivage de fait dispense le donné de son passé »¹¹⁶ précisément parce qu'il ouvre le déploiement de l'anamorphose. De vécu, il n'y en a que pour le moment où le

¹¹⁵ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.199.

¹¹⁶ Idem.

donné se fait, se donne en fait, s'accomplit¹¹⁷. Il en est de même pour le futur du phénomène, son surgissement de fait, le défarde de son avenir. « Ce qui est fait est fait »¹¹⁸, de rappeler Marion, donc que le phénomène sombre dans l'invisible ou qu'il se dissémine de suite, rien ne pourra venir mettre en péril ce fait, justement, que le phénomène s'est produit.

Le donné, comme fait accompli, se présente pour Marion comme originaire, primordial. Il précède la conscience dans une séquence que Marion analyse de la manière suivante :

« (i) de tout fait, on ne peut rien affirmer avant d'avoir reconnu qu'il a eu lieu, qu'il s'est produit, qu'il apparut de fait ; (ii) à chaque fois ce fait est absolument premier, originaire (sans cause) et sans précédent (individualisé), en sorte qu'il peut éventuellement (mais non toujours) inaugurer ce qui pourra se temporaliser en une histoire ; (iii) pour la conscience phénoménologique, qui surgît continûment du fait de l'impression originaire, le fait du phénomène se donne à chaque instant et rétentionnellement comme irrévocable, tel que, même une fois redescendu de la rétention aux profondeurs de la mémoire, il ne pourra jamais ne pas avoir surgi comme impression originaire »¹¹⁹.

La temporalisation, prise au sens de la synthèse des vécus dans l'unité du flux, ne peut ainsi s'opérer qu'à partir du moment présent, de l'impression originaire. Marion, selon toute apparence, se range derrière Husserl à tout le moins concernant le primat de l'impression originaire. Il faut cependant noter quelques différences entre ce que Marion considère comme « présent » et la « présence » telle que la pense Husserl. Ces distinctions sont rendues d'autant plus nécessaires qu'elles devront permettre d'éviter les critiques que Derrida formule envers la conception husserlienne du temps.

¹¹⁷ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.199.

¹¹⁸ Idem.

¹¹⁹ Ibid., p.200.

Tout d'abord, une large part de l'argument derridien à propos de la temporalisation chez Husserl semble se construire autour du retard constant de la conscience sur l'impression originaire. Le présent ne devient tel qu'après coup. Marion maintient un écart entre donation et phénoménalisation qui a pour effet que la conscience n'est jamais « synchro » avec ce qui lui tombe dessus. La donation du donné nous affecte d'abord et la conscience ne peut faire mieux que de réagir et tenter de se saisir de ce qui lui a toujours déjà été donné. En centrant ainsi sa phénoménologie sur le phénomène comme donné plutôt que sur la conscience, Marion évite les écueils que pouvait lui préparer la critique derridienne de la temporalité husserlienne. La conscience n'est plus première, mais dérivée ; elle-même se recevant de ce qui se donne, elle n'est, de fait, conscience que dans la mesure où elle est conscience de quelque chose. Au sens, cette fois, où son antériorité anticipatrice ne peut plus être pensable sans un donné qui la fait elle-même surgir.

Le présent de la conscience équivaut bien encore, en un certain sens, au présent de l'impression originaire, mais celle-ci se retrouve tout d'abord pensée comme ce qui affecte plutôt que comme ce qui s'offre à la conscience. Pour un penseur comme Derrida, la phénoménologie a à voir avec le présent, mais comme un présent qui équivaut à la plénitude de l'intuition. Ce n'est pas le cas pour Marion, comme nous l'avons montré au premier chapitre, pour qui le présent n'équivaut pas forcément à la présence par l'intuition. Pour qui surtout, il importe de maintenir un écart entre donation et intuition¹²⁰ et c'est sans doute pourquoi s'ensuit de cette distinction que « la déconstruction qui ne s'affranchit que de l'intuition sensible (car l'intuition

¹²⁰ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.82.

catégoriale lui résiste peut-être encore) ne s'affranchit pas pour autant de la donation ¹²¹».

Penser le donné comme fait accompli, dans l'horizon donc de la facticité, amène Marion à élargir ce champ même de la facticité, en fonction et à la mesure de la donation. Se donnant de fait, le donné quel qu'il soit, « subsistant, sans matérialité, sans intuition sensible, éventuellement sans phénoménalité réelle¹²² », « apparaît comme un fait accompli, devant lequel nous nous retrouvons toujours « déjà en » lui-précédés, déterminés, « faits »¹²³.

L'anamorphose devait attester que le phénomène effectue de lui-même la montée vers le visible. Le passage de l'apparaître à l'apparition s'achevait par l'arrivage, par lequel s'individualise le phénomène. La détermination du donné comme fait accompli montre que le phénomène arrive à l'attributaire en s'imposant à lui. Ce qui se montre, ce qui se donne, place la conscience devant un retard irrécupérable. Le donné se détermine enfin comme un événement, libre de toute relation causale, non répétable et excédant toute mesure. Le donné surgissant comme un pur incident, imprévisible et libre de tout antécédent, « se refuse à la complète construction »¹²⁴. En déterminant le donné comme événement Marion vise à éclaircir ce que les autres déterminations sous-entendaient, que le phénomène possède son propre fond, qu'il possède son propre *soi*. « Le soi du phénomène se marque dans sa détermination d'événement »¹²⁵.

¹²¹ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.82.

¹²² Ibid., p.211.

¹²³ Ibid., p.212.

¹²⁴ Ibid., p.225.

¹²⁵ Ibid., p.226.

2.7 L'impression originaire et le temps de la donation

Marion demeure, sur la question de la temporalité, au moins en un aspect, relativement fidèle à la conception husserlienne du temps. On n'assiste pas, dans la refonte des déterminations du phénomène, à une remise en question du privilège de l'impression originaire. La temporalisation demeure le fait de la succession des moments générés par l'impression originaire. Cependant, Marion parvient à rendre compte du retard de la conscience sur l'impression originaire en introduisant un délai, qui à la différence de la conception husserlienne du temps, ne dérive pas du rôle de la rétention, mais est relié à la donation elle-même qui précède la conscience et la fait surgir. Il nous faudra cependant aborder de nouveau la nature de l'impression originaire dans la phénoménologie et son rapport avec le présent de la conscience.

Le « temps » de la donation ne nous est pas encore suffisamment explicite, cependant, il faut préciser que par les notions d'anamorphose et d'arrivage, Marion ne se réfère pas à un quelconque temps objectif. Le donné se distingue de l'objet précisément en ce sens qu'il ne relève pas de l'activité objectivante d'un quelconque sujet, qu'il se donne soi-même de sa propre initiative. Il n'est pas même certain, mais cela nous aurons à y revenir, que le terme de temps s'appliquerait adéquatement à cet « avant » le temps d'où semble sourdre la donation. L'on pressent déjà, par les déterminations du donné, que Marion délimite un espace « hors temps », un laps d'où la donation opère et amorce, par l'arrivage, le cours temporel. Ce laps, cet écart, comme l'anamorphose l'illustre, déploie ce qui se constituera « par après » comme conscience et conscience de temps, donc déploie le temporel.

Afin de poursuivre plus avant cette étude de la temporalité en régime de donation, il importe de suivre plus à fond les aboutissants de cette pensée relativement à la nature des phénomènes. Marion entend, par sa phénoménologie de la donation, introduire en phénoménologie des phénomènes qui en étaient auparavant exclus. Ces phénomènes, il les regroupe sous le concept de phénomène saturé. Il importe de s'y attarder puisque le temps phénoménologique se trouve compris par Marion sous la notion de phénomène saturé, mais surtout, parce que c'est à partir de ces phénomènes que Marion atteint la forme pure de l'appel à partir de laquelle seraient déployés le temps et la différance.

Chapitre 3 : Temporalité et Saturation

Ce chapitre tentera de mieux saisir la nature de cet « avant » le temps qui semblait se dégager de l'analyse des déterminations du donné. Pour cela nous allons nous attarder à la notion de phénomène saturé. Le temps, se donnant comme un phénomène saturé, nous servira de cas particulier pour l'exploration de la notion.

Le phénomène saturé est une possibilité qui s'ouvre dès l'instant où la donation est comprise comme universelle, comme ne délimitant pas « une phénoménalité régionale – celle du phénomène donné »¹²⁶, mais comme englobant et déterminant tout le champ phénoménal possible et, voir même, en un certain sens, impossible. La thèse de Marion demeure que phénomène et donné sont équivalents, au sens où aucun phénomène ne s'excepte de la donation. Celle-ci, alors posée comme universelle, excède forcément toute condition de possibilité subjective. Le phénomène en tant que donné déborde ainsi l'objectivité husserlienne, mais également, par la forme pure de l'appel que révèle le phénomène saturé, l'étantité heideggerienne.

Il convient dans un premier temps, d'explorer la notion de phénomène saturé, puisque le temps se présente comme un donné qui en porte les déterminations. C'est également parce que c'est par la description de ces phénomènes saturés que Marion va tracer les limites d'un hors temps. Hors temps et hors l'être, la donation tend ainsi à occuper le même « lieu » que la différence. C'est en effet par les phénomènes saturés que Marion va décrire ce qui vient de plus loin que l'être et le temps et qu'il va tenter de comprendre comme une « forme pure de l'appel ». Cette atteinte de l'appel devra nous permettre de mesurer la profondeur d'où émerge l'écart

¹²⁶ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.251.

qui se creuse entre la donation et l'attributaire, écart à partir duquel Marion en arrive à articuler la différance sur la donation.

3.1. Les phénomènes saturés

La phénoménologie, s'étant donné comme objectif de procéder à un « retour aux choses mêmes telles qu'elles se donnent »(Husserl), aurait, selon Marion, échoué à penser le phénomène se montrant « en et à partir de soi-même »(Heidegger)¹²⁷. La phénoménologie de la donation tente donc de marquer rétrospectivement les décisions qui ont scellé, au sein de l'analyse phénoménologique, la constante réduction du phénomène à un horizon ou à un « Je » transcendantal dans le but, finalement, de « libérer » le donné de toutes conditions.

Husserl ne serait pas parvenu à s'affranchir de l'héritage métaphysique, légué par Kant, héritage dont les séquelles joueraient à plein au sein de l'œuvre du phénoménologue. Ainsi, Husserl ne serait parvenu à saisir le phénomène que dans un « déficit d'intuition » par rapport à l'intention et demeurerait ainsi fidèle à la forme du kantisme dans lequel l'intuition (sensible) ne déborde jamais le concept. Chez Marion, le phénomène ne se conçoit pas de la perspective d'une subjectivité transcendantale comme Kant et Husserl l'ont déterminé. Il apparaît à ce point libéré de toutes conditions, qu'il ne reste plus rien en dehors de son domaine, sinon la donation elle-même qui le contient dans son « pli ». Toute intuition, qu'elle soit d'ordre affectif, sensible ou intellectuel, y atteint le statut de phénomène. La phénoménologie de la donation prétend rendre compte de nombre de phénomènes qui

¹²⁷ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, 4^e de couverture.

ne parvenaient pas à trouver leur place dans des conceptions qui limitèrent le phénomène à une objectivité restreinte.

Les phénomènes qui ne trouvent pas leur place dans les explications métaphysiques et phénoménologiques sont ceux que Marion nomme les phénomènes saturés (par exemple : idée de l'infini, visage d'autrui, phénomène esthétique, événement historique). Ils sont dits saturés au sens où, en eux, il y a toujours plus que ce qui peut simplement être pensé ou visé à leur égard. Dans un second sens, ils sont aussi dits saturants, puisque donnant *trop*, ilsaturent indéfiniment, voire infiniment l'intuition qui les reçoit.

C'est à nul autre qu'à Kant que Marion attribue le privilège d'avoir pressenti la *nature* des phénomènes saturés. Nous voudrions ici introduire le passage critique où Marion tente de justifier son hypothèse:

« Il ne s'agit pas ici d'une hypothèse gratuite et arbitraire. D'abord parce qu'elle résulte directement, à une correction près, de la définition commune du phénomène (Kant, Husserl) – laquelle met en relation deux termes (intuition et concept / signification) en n'utilisant que deux figures de leur rapport (le défaut d'intuition et l'adéquation), mais en ignorant le troisième (le surcroît d'intuition ou/et le défaut de signification) qu'impliquent et désigne pourtant ces termes; car en fait, l'hypothèse d'un phénomène saturé se borne à retourner contre elle une des possibilités de la définition commune du phénomène. Ensuite parce que c'est à Kant – penseur de la pénurie de l'intuition du phénomène commun – qu'il revient d'avoir pressenti ce que nous nommons un phénomène saturé. En effet, la doctrine de l'idée admet au moins deux types, ..., l'« idée esthétique » -- représentation suivant l'intuition. Elle non plus ne peut jamais devenir une connaissance, mais pour un motif contraire « *parce qu'elle est une intuition de l'imagination pour laquelle un concept adéquat ne peut jamais se trouver* »¹²⁸.

¹²⁸ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.277.

Cependant, ces phénomènes, dits saturés, ne sont pas le moins du monde insolites, rarissimes. Pour Marion, les phénomènes saturés ne sont pas si exceptionnels que l'on serait porté, de prime abord, à le croire. Le déploiement historique de la philosophie en offrirait de nombreux exemples et, outre Descartes et Kant que Marion cite en exemple¹²⁹, Husserl aurait également décrit un phénomène qui entrerait dans cette classification : « la conscience intime du temps répond en effet, et sur un mode privilégié, aux caractères distinctifs du phénomène saturé »¹³⁰. La temporalisation, provoquée par l'arrivage, détermination fondamentale du phénomène selon la donation, donnerait le temps sur un mode saturé.

3.2 Le temps comme phénomène saturé

Chez Kant, l'entendement ne parvient à s'appliquer aux intuitions que suite à une synthèse. Cette synthèse, produite spontanément par l'imagination en accord avec des principes, représente en quelque sorte la possibilité d'accorder les concepts de l'entendement à l'expérience empirique. Ces principes sont censés être applicables a priori, à toute expérience. C'est ainsi que selon la quantité, Kant affirme que toutes intuitions sont des grandeurs extensives¹³¹. Relativement à cet axiome, le phénomène saturé se dirait imprévisible, car la synthèse du divers, en fonction d'une unité homogène anticipée, ne serait pas en mesure de s'accomplir.

¹²⁹ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.305.

¹³⁰ *Ibid.*, p.307.

¹³¹ Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, trad. : A. Renaut, GF-Flammarion, Paris, 2001, p.240.

Ce type de synthèse est ce qui permet de reconstituer un « tout » en s'appuyant sur la représentation de la somme de ses parties. Ainsi, « tout les phénomènes sont donc intuitionnés déjà comme des agrégats »¹³². « Intuitionné déjà », c'est à dire anticipé comme un ensemble fait de parties (grandeurs extensives dans le temps et dans l'espace) déjà données. Si l'objet se donne comme unité à l'entendement c'est que l'imagination s'est chargée d'opérer la synthèse du divers. Bref, le phénomène s'appréhende comme un tout, s'anticipe comme objet fini avant même de se donner en totalité. C'est ainsi que tout le divers se trouve un peu comme récupéré d'avance, l'unité homogène est d'avance anticipée de ce qui se donne sous la modalité du divers sensible. Or ce divers est toujours « réputé » fini, c'est-à-dire qu'il possède un nombre fini de parties finies « synthétisables » dans un tout homogène et fini : l'objet ou le phénomène pensé comme objet. La synthèse selon la quantité implique donc une intuition nécessairement finie.

Le phénomène saturé se caractérise, entre autres, par l'excès de donation par l'intuition et suppose, minimalement, un nombre de parties indéfini : « il ne saurait se mesurer à partir de ses parties, car l'intuition saturante outrepassé sans limitations la somme des parties en y ajoutant sans cesse »¹³³. Cet excès, précise Marion, ne va pas forcément de pair avec une quantité affranchie de toute limite, mais se révèle par l'incapacité, éprouvée par l'entendement, d'opérer une synthèse en fonction de la quantité.

¹³² Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, p.240.

¹³³ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.281.

Pour Marion, le caractère invisible du temps le soustrairait d'emblée à toute possibilité de prévision, « le flux n'admet aucune homogénéité de ces parties, puisque chacune ne consiste que dans le changement continue »¹³⁴. Le flux temporel, marqué par l'écoulement continu, échappe ainsi à toute possibilité de synthèse *a priori*, et excède selon la typologie des phénomènes saturés que dresse Marion, la synthèse conceptuelle sous la catégorie de la quantité. Marion souligne la présence de deux intentionnalités, l'une, propre à l'objet, qui marque la relation commune entre une signification, stable et permanente, et les vécus changeants qui viennent la remplir, et une autre : « celle de leur succession temporelle sans objet »¹³⁵. De fait, Husserl, semble bien séparer d'une part l'immutabilité de la forme par rapport aux instants du vécu « distinct pour ainsi dire « individuellement » de chaque autre »¹³⁶, qui eux obéissent, selon Marion, à une autre intentionnalité, « celle de leur succession temporelle sans objet »¹³⁷. Sans objet, c'est bien à dire sans signification ou concept synthétisant. Il ne peut donc plus s'agir ici, pour Marion, d'une conscience proprement intentionnelle, puisqu'aucune intention ne parvient à surplomber cette diversité « toujours autre » des vécus, mais bien d'une conscience marquée par la passivité, devancée et suscitée par une affection¹³⁸. Cette affection est précisément provoquée par le jaillissement originaire, imprévisible et discontinu de la donation.

¹³⁴ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.307.

¹³⁵ Idem.

¹³⁶ Edmund Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, p.42.

¹³⁷ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.307.

¹³⁸ « C'est pourquoi l'on peut dire, suivant R.Bernet, qu'il ne s'agit plus proprement d'une conscience intentionnelle, mais d'une « ...conscience passive résultant d'une affection » (La vie du Sujet, Paris, 1995, p.196)» cité par : Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.307, note de bas de page.

Selon la qualité maintenant, tout phénomène se voit accorder un certain degré ou grandeur intensive¹³⁹, qui signifie qu'entre la sensation réelle d'un phénomène, notre façon de le recevoir par les sens, et l'absence de toute sensation dans l'intuition, il y a tout un « enchaînement continu de nombreuses sensations intermédiaires possibles »¹⁴⁰. Kant donne l'exemple de la couleur rouge pour laquelle il existe toute une variété de degrés possibles, cette variété de degrés possibles contenus entre une sensation donnée et son degré zéro est infini. Ce spectre, constitué par les divers degrés possibles d'une sensation, est tout ce qui peut être connu a priori, les sensations en elle mêmes le sont a posteriori. C'est à dire que l'expérience me révèle tel ou tel rouge particulier, mais qu'il m'est possible, avant toute expérience, de savoir déjà que la sensation aura nécessairement un degré : couleur > 0 ¹⁴¹.

Encore une fois, nous révèle Marion, le phénomène pauvre en intuition, taillé à la mesure des capacités du sujet, s'institue en critère : « *l'intensité se définit à partir de son degré zéro* »¹⁴². L'intensité, suivant Kant, se mesure à partir deux termes, celui qui est donné dans la sensation (tel rouge particulier) et tous ceux qui en diminuant d'intensité jusqu'à l'absence complète *tendent* vers le degré zéro, degré qui ne peut précisément être atteint par aucune sensation.

¹³⁹ Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, p.242 et suivantes.

¹⁴⁰ Ibid., p.244

¹⁴¹ Idem.

¹⁴² Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.285.

De la perspective de la qualité, affirme Marion, le flux temporel ne se laisse lui-même jamais attribuer de degré zéro, tout simplement parce qu'il n'admet aucun degré. Pourtant, l'impression originaire pourrait être considérée comme le degré zéro du flux, or Marion rappelle qu'« entre l'impression originaire et la première rétention, il n'intervient jamais qu'une limite idéale »¹⁴³. Aucun écart de degré, du moins concrètement, entre l'impression originaire et la rétention, le flux est continu. En ce sens, pas de pur maintenant qui introduirait un écart d'avec le souvenir puisque les deux se trouvent constitués simultanément et continuellement, le maintenant est « en commerce continu » avec le non-maintenant¹⁴⁴. Puisqu'aucune limite autre qu'idéale ne creuse d'écart entre l'impression originaire et la rétention primaire, aucune échelle de degré ne peut s'établir et s'offrir à une synthèse en fonction de la catégorie de la qualité.

Il faut rappeler ici, que le phénomène saturé résiste à la synthèse, donc à la constitution et que le fait que le maintenant et la rétention soient constitués simultanément n'invalide pas la priorité de la donation en l'altérant par des rétentions. Nous sommes ici au niveau des phénomènes, donc de la conscience et non pas sous la présence d'où jaillit la donation.

De surcroît, ajoute Marion, le flux lui-même n'a en propre rien de temporel, Husserl le qualifie de « quasi-temporel »¹⁴⁵, conséquemment, le flux ne peut instaurer aucun écart de degré avec un « temps qu'il précède, surplombe et excède »¹⁴⁶.

¹⁴³ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.308.

¹⁴⁴ Edmund Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, p.57.

¹⁴⁵ Ibid., p.107, cité par Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.308.

Invisible (selon la quantité) et insupportable (selon la quantité), le temps, comme phénomène saturé, se veut un absolu (selon la relation). Si un objet (comme conforme aux conditions formelles de l'expérience), au sens kantien, se laisse reconduire à des liaisons temporelles, selon l'inhérence, la causalité ou la communauté¹⁴⁷, le phénomène saturé se veut libre de toutes ces liaisons. Le phénomène saturé se produit ainsi sur le mode de l'évènement, en tant que de soi il arrive et nous affecte. Nous n'en percevons que les effets, non assignables à une cause, car à chaque fois il se donne comme unique et qu'il demeure, par essence, non reproductible ou prévisible.

Le temps, fait remarquer Marion, en vertu des deux intentionnalités (transversale et longitudinale), se donne comme absolu, délié de toute relation. En effet, si l'intentionnalité transversale vise l'objet dans son déploiement dans le flux, l'intentionnalité longitudinale participe, elle, au surgissement du flux, « elle déploie donc la temporalité sans l'appliquer ni à des objets, ni à la liaison d'objets entre eux »¹⁴⁸. Le temps n'assure ainsi pas la liaison entre divers objets d'expérience (Kant), mais se montre et se donne absolument¹⁴⁹.

Selon la modalité enfin, le phénomène saturé ne peut se rapporter à un *Je* qui fixerait les conditions de l'expérience. Vraisemblablement, celui-ci ne s'accorde pas au pouvoir de connaître. Le phénomène saturé se présente donc sous la forme d'une « contre-expérience » qui s'accomplit au-delà de tout pouvoir de constitution a priori.

¹⁴⁶ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.308.

¹⁴⁷ Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, pp.249-277.

¹⁴⁸ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.308.

¹⁴⁹ *Idem*.

Le sujet n'est plus en mesure d'en être la condition d'apparition puisque celui-ci le dépasse, et ne lui offre aucun point de vue, qui lui permettrait une fois pour toutes de le constituer en objet. Marion fait intervenir le terme de « témoin », constitué plutôt que constituant, pour illustrer ce qui accompagne ainsi le phénomène saturé. Car celui-ci se montre bien, apparaît, mais d'une manière qui inverse le rapport entre le *Je* et le phénomène constitué comme objet.

Le phénomène saturé (en fait tout phénomène en général pensé comme donné) précède toute activité constituante. Marion fait bien voir, par l'exemple de la musique, l'antécédence du phénomène sur sa supposée constitution. Avant même que nous puissions reconnaître une mélodie, la musique nous envahit, « la masse sonore advient sur moi et me submerge »¹⁵⁰. L'effet qu'elle produit en affectant l'auditeur, qui reçoit plutôt qu'il constitue, précède sa reconnaissance, la distinction des divers moments, la saisie des notes particulières. Le sujet n'en constitue pas la mesure, il en reçoit la démesure¹⁵¹.

La passivité est ce qui caractérise en propre le témoin, le phénomène, et à plus forte raison s'il est saturé, a préséance sur toute activité et fait perdre au *Je* tout statut d'antériorité. Concernant le temps, l'impression originaire, pour Marion, détermine la conscience qui « dès lors perd son statut d'origine, pour se découvrir originairement déterminée, impressionnée, constituée – transcendentale prise à témoin »¹⁵². Le rôle tenu par l'impression originaire se décrit en terme similaire à l'exemple de la symphonie que Marion donne en exemple. L'impression originaire nous affecte avant

¹⁵⁰ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.302.

¹⁵¹ Ibid., p.301.

¹⁵² Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.309.

que n'intervienne la synthèse constitutive qui, comme nous l'avions présenté au chapitre précédent, reconstitue ce qui déjà lui est tombé dessus plutôt que de le constituer ou de l'anticiper.

3.3 « Avant » le temps

Le temps apparaît en définitive comme un donné, comme un phénomène saturé, donc comme relevant d'une donation qui le précède. Le phénomène du temps regroupe de surcroît, en lui, toutes les déterminations du phénomène saturé : invisible, insupportable, absolu et irregardable. Ce privilège ne revient donc pas seulement à ce que Marion nomme le phénomène de révélation. On ne peut donc pas, sur cette seule base, prétendre que la notion de phénomène saturé est introduite par Marion avec des intentions strictement théologiques. Il n'est cependant pas dans notre propos de poursuivre davantage dans cette voie, seule la question du temps nous tient ici à cœur, mais il importait de souligner l'insigne privilège que le temps partage avec le phénomène de révélation.

Le chapitre précédent nous permettait de montrer que le temps relevait de la donation dans la mesure où l'arrivage du donné, suscité par son anamorphose, générerait le présent. Nous venons de montrer que le temps lui-même se donne sans mesure, outrepassant les catégories de synthèse a priori de l'entendement. Manifestement, la donation en tant que telle ne relève pas du temps, mais celui-ci, à plus forte raison que les autres types de phénomènes saturés (icône, idole, chair, événement), puisqu'il en représente tous les attributs, ouvre la voie vers ce « hors temps », ou « avant le temps » que nous tentons d'appréhender.

Le phénomène saturé poursuit cette tendance de la phénoménologie de la donation à inverser les pôles sujet-objet. Par l'excès d'intuition sur les visées intentionnelles, le phénomène saturé inverse la direction « traditionnelle », « orthodoxe », de l'intentionnalité et déploie ainsi ce que Marion nomme, s'inspirant d'analyses antérieures effectuées par Emmanuel Levinas, une contre-intentionnalité¹⁵³. Rapportée aux phénomènes saturés, la notion de contre-intentionnalité place l'attributaire devant une revendication, développée par Marion sous la notion de « forme pure de l'appel ».

La revendication se reconnaît à ce fait que précédé par le donné, submergée par son arrivage constant et non provoqué, la « subjectivité », que Marion qualifie d'attributaire ou d'adonné selon que le donné soit de droit commun (objet, ustensile) ou saturé, est sommée de répondre. Cette réponse s'exerce, dans les cas de phénomènes de droit commun en phénoménalisant ce qui se manifeste par soi en vertu de son anamorphose, ou bien, s'agissant de paradoxes, et dépendant du type de saturation exercée, convoqué à voir indéfiniment (quantité), à interpréter à l'infini (qualité), soumis directement à l'inversion de son regard (relation), voir couper de toute extase intentionnelle (modalité)¹⁵⁴. L'appel ne se montrerait d'ailleurs jamais autrement que dans la réponse, dont l'énumération ci-dessus trace les divers types possibles.

¹⁵³ « Ainsi, Levinas a-t-il exemplairement opposé à l'intentionnalité, qui surgit du *Je* pour viser et poser un objet, « ...une inversion de l'intentionnalité », un « ...contraire de l'intentionnalité », bref « ...une conscience à contre courant, renversant la conscience » ». Levinas *Totalité et Infini*, p.61 et 67, *Entre-nous*, Paris, 1991, p.75, cité par Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.367.

¹⁵⁴ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.369.

La donation vient de « plus loin » que le temps, parce que celui-ci ne se fait que par la succession des réponses qu'offre la « subjectivité » de type attributaire ou adonné à ce qui lui est donné et à ce qui exerce sur lui une revendication. Avant donc le temps, la donation rend possible, en provoquant l'adonné, ce que Marion nomme le jeu de l'appel et du répons, jeu qui, se jouant « produit » une histoire chez une « subjectivité » pensée comme attributaire ou adonné¹⁵⁵. Mais cet appel qui ouvre le jeu de la temporalité, Marion le laisse indéterminé. L'appel demeure formel, pur et cela tout en étant pleinement phénoménologique, c'est-à-dire que lui-même, l'appel, se « montre » et se donne. C'est cette forme pure de l'appel que nous devons maintenant appréhender afin d'affiner notre explicitation de la nature de la temporalité dans la phénoménologie de la donation.

3.4 La forme pure de l'appel

Marion décrit ce que nous devons entendre par une forme pure de l'appel en approfondissant certaines réflexions de Heidegger. Ce faisant il pousse l'appel au-delà de l'être et par conséquent, au-delà du temps. Ainsi, la donation, car l'appel se donne, allant plus loin que l'être semble venir concurrencer l'antériorité non originaire de la *différance*. En explicitant la nature de cet appel propre à la phénoménologie de la donation, nous aurons mesuré la profondeur d'où émerge le jaillissement de la donation et nous pourrons enfin nous appliquer à déterminer son rapport à la *différance*.

¹⁵⁵Ibid., p.407.

C'est dans les réflexions terminales de *Réduction et donation*, que Marion évoque pour la première fois la possibilité d'une forme pure de l'appel. C'est à travers une étude de Heidegger, que Marion met à jour la non-originarité de l'appel de l'Être qui doit céder le pas à une instance formelle et indéterminée, qui lui est en quelque sorte antérieure. L'argumentaire de Marion part du fait que les réflexions d'*Être et temps* ne parviennent pas à « phénoménaliser » l'être : « en privilégiant un chemin indirect – par le *Dasein* – vers l'être, l'entreprise de 1927 n'a pu parvenir à mettre en scène l'être comme phénomène¹⁵⁶ ». Mais *Être et temps* ne consiste pas la seule entreprise de Heidegger pour ménager un accès à l'être. Marion s'attarde à la conférence *Qu'est ce que la métaphysique*, dans laquelle Heidegger approfondit les rapports entre le Rien et l'être à travers les tonalités de l'ennui de la joie et de l'angoisse, afin de s'approcher d'une compréhension de l'être. Cependant, l'effort de penser déployé par Heidegger, à partir particulièrement de l'angoisse, ne parvient pas davantage à libérer la voie à l'être comme phénomène : « mais seulement au Rien,...le Rien exige encore une interprétation pour laisser apparaître en lui l'être »¹⁵⁷.

Le passage du Rien à l'être ne pouvant s'effectuer à partir du Rien, Heidegger fera intervenir la notion d'appel de l'être : « ce n'est plus le *Dasein* qui revendique l'être,..., mais c'est l'Être lui-même qui adresse un appel au *Dasein* »¹⁵⁸. Cet appel demeure néanmoins indéterminé, « l'être, censé prendre la parole directement,

¹⁵⁶ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.249.

¹⁵⁷ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.272.

¹⁵⁸ Benoît Awazi Mbambi Kungua, *Donation, saturation et compréhension*, l'Harmattan, collection « ouverture philosophique, Paris, 2005, p.163.

n'énonce pourtant jamais rien »¹⁵⁹. Marion s'efforce de montrer, que non seulement l'appel ne dit rien, reste dans l'indétermination, mais que celui-ci peut également s'exposer à un refus « surgit la possibilité que l'être ne (nous) revendique plus qu'en vain »¹⁶⁰. C'est cette possibilité d'un refus de l'appel de l'être que Marion tente d'exploiter pour faire voir la phénoménalité d'une forme pure d'appel. L'appel de l'être peut sombrer dans un abîme et ouvrir ainsi à un « hors l'être » dont Marion entend démontrer la possibilité. Il faut pour cela intervenir une humeur particulière, l'ennui des profondeurs, qui suspendrait l'appel de l'être et dont il entreprend d'explicitier phénoménologiquement les enjeux.

L'ennui fait basculer l'étant en entier, la mondanité même du monde, dans la vanité. Celui qui s'ennuie, Marion le voit comme un déserteur, comme quelqu'un qui s'absente de lui-même et du monde, pour qui il est indifférent d'être ou pas¹⁶¹. Mais pour que l'ennui puisse dérober à l'appel de l'être il faut, affirme Marion, « que l'être s'offre à la phénoménalité de telle manière que la tonalité fondamentale de l'ennui puisse s'y appliquer »¹⁶². L'ennui amène le *Dasein* à faire la sourde oreille à la revendication de l'être. En s'absentant de tout, en détestant tout, le *Dasein* n'entend rien, n'est plus disponible, n'a plus d'intérêt pour l'être. Ce n'est pas une surprise alors si, ainsi soumis à l'emprise de l'ennui, le *Dasein* ne parvient plus à s'étonner de ce que Heidegger appelle « la merveille des merveilles : que l'étant est »¹⁶³. Cet étonnement, qui dans l'interprétation de Marion est précisément ce qui doit rendre disponible à l'être, ce qui du versant du *Dasein*, doit le rendre « phénoménal », se trouve noyer dans

¹⁵⁹ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.280.

¹⁶⁰ Ibid., p.283.

¹⁶¹ Ibid., p.287.

¹⁶² Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.290.

¹⁶³ Martin Heidegger, *Was ist Metaphysik?*, GA, 9, p.307. Cité par Marion, *Réduction et donation*, p.291.

l'ennui. Mettant hors-jeu l'appel et l'étonnement par l'ennui, Marion avance donc que l'ennui occulte, abîme, ce que l'appel et l'étonnement doivent rendre visible et audible, le « phénomène d'être »¹⁶⁴.

L'appel exige qu'une attention lui soit portée, lui-même ne contraint pas. Le second argument de Marion se centre sur la possibilité du *Dasein* d'être inauthentique, de ne pas mettre son être en jeu, pour l'être. Thèse plus que défendable, puisque le *Dasein* doit constamment, par une résolution anticipatrice, conquérir son authenticité, son être, « il n'est lui-même,..., qu'en prenant sur lui et en lui l'être qui se joue »¹⁶⁵. Ainsi, puisqu'il revient en quelque sorte au *Dasein*, d'être celui qu'il a à être, il lui revient également la possibilité de ne pas l'être, de ne pas se mettre en jeu pour l'être. L'ennui peut ainsi l'en détourner en frappant d'indifférence la revendication à se mettre en jeu pour l'être. Ce qui revient finalement à dire, que le *là* a la possibilité de ne pas être *là* pour l'être. Il n'en demeure pas moins *là* et « si l'ennui libère le *là* de l'appel d'être, il ne l'affranchit que pour mieux l'exposer au vent de tout autre appel possible »¹⁶⁶. Avant que de se rendre à l'appel de l'être, un *là* doit s'y adonner.

Pour Marion, il s'agit de penser le *Dasein* à partir du *là* et non de l'être. Il ne s'agit surtout pas de mettre en question le « fait » qu'une revendication s'exerce, mais pour Marion de montrer que si l'appel de l'être ne dit rien, est vide, alors il ne peut être déterminé comme étant strictement un appel de *l'être*? Mais un appel pur qui serait en-deçà ou « antérieur » à l'être peut-il être, a-t-il seulement à être? Seuls en attestent sa réception et son avènement phénoménologique que l'ennui et les phénomènes saturés indiquent. « Après la réduction transcendantale et la réduction existential, intervient la réduction à et de l'appel »¹⁶⁷.

¹⁶⁴ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.291.

¹⁶⁵ Ibid., p.292.

¹⁶⁶ Ibid., p.294.

¹⁶⁷ Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*, p.296.

Marion, met ainsi en place dans les analyses terminales de *Réduction et donation*, ce qui ouvrira les analyses d'*Étant donné*, car il s'agit bien ici, par la figure de la forme pure de l'appel, de passé l'être en direction de la donation : « ce qui se donne ne se donne qu'à celui qui s'adonne à l'appel »¹⁶⁸. Avant le temps, l'appel, la donation se joue également hors de l'être qu'elle donne. L'appel ne se « phénoménalise » et ne se reconnaît qu'à la réponse qu'il suscite et si Marion semble privilégier le phénomène saturé comme « occasion » de l'appel, s'il ne suffit effectivement que d'une réponse pour attester de l'appel il semble que tout le donné puisse en relever au point où appel et donation deviennent équivalents. En effet, le donné ce caractérise par cela qu'il nous surprend, nous devance, mais sans jamais pleinement se phénoménaliser que par notre réponse.

Le jeu institué avant le temps et en deçà de l'être par l'appel et la réponse amorce le procès de temporalisation pour la subjectivité pensée comme adonné. Si notre second chapitre nous permettait de mettre en relief la primauté du présent dans la temporalisation, l'analyse du temps lui-même et des phénomènes saturés nous placent sur la voie d'un passé qui n'a jamais été et ne sera jamais effectivement présent. Mais ce passé de l'appel et de la donation, par la succession des réponses qu'il occasionne ouvre une temporalité à laquelle nous nous attarderons dans notre prochain chapitre.

Mais voilà qui doit attirer notre attention, car ce « lieu » hors l'être et avant le temps et qui de fait ne peut en être un, qu'occupe la donation s'apparente drôlement à ce point originaire du « devenir-temps de l'espace et du devenir-espace du temps, « constitution originaire » diraient la métaphysique ou la phénoménologie transcendantale »¹⁶⁹ que Derrida attribue à la différance. « Lieu » de la différance que la donation réclame? Pour cela, il faut déterminer si la donation se présente elle-même strictement comme temporisation ou bien si

¹⁶⁸ Idem.

¹⁶⁹ Jacques Derrida, *Marges*, p.6.

en plus de différer elle donne la différence. C'est donc, après un long détour, que nous rejoignons notre problème initial à savoir s'enquérir de l'articulation entre donation et différence, qu'elle est la relation, s'il en est une, qui les tient et les déploie?

Chapitre 4 : Donation et différence

« La différence, qui n'(est) rien, est (dans) la chose même. Elle est (donnée) dans la chose même. »

-Jacques Derrida, Donner le temps 1. La fausse monnaie¹⁷⁰

Il s'agit maintenant de montrer comment le jeu de l'appel et du répons, déployant le temps, déploie également la différence. L'écart pensé par Marion entre donation et phénoménalisation, appel et répons, lui permet d'annexer la différence et d'articuler celle-ci à sa phénoménologie de la donation. Cet écart, toujours maintenu, permet à Marion de penser dans un même geste, la simplicité de l'impression originaire et le caractère différé du présent. C'est en effet parce que la donation s'effectue « avant » le temps, donc hors du temporel, qu'il devient possible de tenir à part l'altérité dans la constitution du présent et différence. Le temporel s'amorce, pour l'attributaire ou l'adonné, qu'à partir du moment où le donné franchit par lui-même la distance et l'affecte, ou, plus radicalement, que l'appel résonne dans son répons. Le retard, non temporel, conserve et déploie alors le caractère fondamental de la différence derridienne, le différer, mais en conservant la facticité et la simplicité de l'impression originaire.

¹⁷⁰ Jacques Derrida, *Donner le temps, 1. : La fausse monnaie*, Galilée, Paris, 1991, P.59.

4.1 Le maintenant et la rétention

Nous voudrions ici, avant d'aborder l'articulation entre différence et donation, nous efforcer de mettre en relief ce que Derrida tente de faire comprendre ou de décrire avec son « concept » de « différence ». Le mot « concept » ne se prête déjà pas à l'intelligence de la différence que Derrida préfère approcher en termes de « stratagème » voire de « jeu »¹⁷¹. Nonobstant cette approche tout à fait légitime, Derrida s'est à tout le moins évertué à « montrer » comment ce jeu de la différence se jouait, au point presque d'en offrir une définition claire quoique toujours et à jamais incomplète par principe. La différence « ne se présente jamais comme telle »¹⁷², il faut la surprendre à l'œuvre. Il demeure possible ainsi d'observer son jeu là où Derrida le trouve en action, en ce qui nous concerne, dans la phénoménologie et plus particulièrement à travers le « problème » de la présence et de la temporisation.

Pour Derrida, il n'y a rien de tel qu'une présence pleine, pure, originaire. Il y a toujours déjà, à l'origine, complication. Cette complication se laisse penser comme une altérité au sein même de ce qui devrait être simple, l'instant présent. On retrouve cet argument, qui préfigure l'action de la différence, à l'intérieur d'un essai consacré à Husserl par Derrida, *La voix et le phénomène*. Nous avons déjà abordé l'altérité au sein de la présence dans notre premier chapitre, maintenant il s'agit de les saisir à la lumière des apports de la phénoménologie de la donation.

¹⁷¹ Jacques Derrida, *Marges de la philosophie*, p.7.

¹⁷² Ibid., p.6

Nous pouvons en rappeler l'essentiel en affirmant que Derrida tend à démontrer que le non maintenant est une condition du maintenant¹⁷³. Le présent est le résultat d'une synthèse accomplie à partir des rétentions et des impressions originaires, le non maintenant pensé en continuité avec le maintenant, une complication à l'origine. Du coup cette continuité admise affirme Derrida, « on accueille l'autre dans l'identité à soi de *l'Augenblick* »¹⁷⁴ et on se prive ainsi d'un fondement, d'une origine simple. Le présent n'est possible que par ce qu'il n'est pas, une non-présence. Ne pourrions-nous pas, en partant du fait que le présent résulte d'une synthèse soulevée cette simple question : mais alors d'où provient ce qui est ainsi synthétisé? La réponse à cette question impliquerait de tenir à part l'impression originaire, qui jaillit spontanément (*genesis spontanea*), et l'instant présent, accompagné de la conscience et qui surgit après coup. Dans la perspective de la phénoménologie de la donation, à travers laquelle présence et conscience sont données dans un même jet (le jet de la donation), l'impression originaire peut être maintenue et rapprochée de la donation et du même geste séparée du présent qu'elle provoque. Qu'advierait-il alors de la différance, sensée inquiéter le fondement originaire, si ce fondement n'est plus la « présence »? Si le présent est le résultat d'une synthèse entre l'impression originaire et la rétention, il ne se confond alors pas avec celles-ci dont il est le produit.

Il semble d'ailleurs possible de contester autrement la non-simplicité de l'impression originaire en la rapprochant du moment hylétique. Cela est capitale pour

¹⁷³ « In sum, Derrida's position involves the following,....the non-now is a condition for the now ». Johanna M. Tito, *In praise of presence*, Philosophy Today, Summer 2001, p.155

¹⁷⁴ Jacques Derrida, *La voix et le phénomène*, p.73.

la phénoménologie de la donation au sens où le donné s'y livre comme fait accompli et fixe par son fait même l'avènement de la présence, du maintenant, mais avant l'intervention de la conscience. Il faut donc montrer en quel sens l'on peut questionner l'interprétation derridienne de la ponctualité de l'instant, car il n'est pas certain que l'on puisse admettre que la rétention pénètre au cœur même de l'impression pour l'altérer originairement sans menacer la nature même de l'intentionnalité. À propos, selon Johanna M. Tito, « the distinction between the now and retention corresponds to the distinction between the sensible (hyle-matter) and the intentional noesis »¹⁷⁵. Husserl ne considérerait pas la rétention comme une sensation, mais plutôt comme une intentionnalité, précisément comme une modification intentionnelle du maintenant. La continuité ainsi mise en relief chez Husserl par Derrida, entre le maintenant et le non-maintenant, serait avant tout une continuité intentionnelle¹⁷⁶. Il faudrait ainsi, selon Tito, distinguer deux types de relation chez Husserl et comprendre séparément le contenu réel et le contenu intentionnel.

Les différentes phases des rétentions représenteraient alors diverses couches d'intentionnalités superposées en relation avec des niveaux antérieures ou sous-jacents. Enfin, Derrida, briserait la nature même de l'intentionnalité en prétendant que la rétention s'insère à l'intérieur du maintenant et l'altère originairement, puisque chaque nouveau niveau d'intentionnalité doit se référer à un niveau sous-jacent pour que celle-ci, l'intentionnalité, puisse être préservée¹⁷⁷. La rétention, comme non-

¹⁷⁵ Johanna M. Tito, *In praise of presence*, p.157.

¹⁷⁶ Ibid., p.156.

¹⁷⁷ « *But this is precisely to destroy intentionality. In Derrida scenario, the new level would not be a reference back to an earlier level, but would be an insertion into the earlier level, thus resulting in a new reality (a single dimension). This is to collapse the levels into one thereby precluding any reference back*

maintenant, ne serait alors pas constitutive du maintenant, mais lié intentionnellement à lui dans une continuité qui ne rompt pas la différence qualitative entre le présent et la rétention. On ne pourrait donc pas altérer le maintenant par l'apport de la rétention sans du même coup renier l'intentionnalité. Pour préserver l'intentionnalité, il faudrait alors maintenir la simplicité de l'impression originale.

4.2 Le présent non-originaire

Cependant et supposant un « avant » la conscience et le présent, ne devrait-on pas conclure que l'impression initiale, qui nécessite pour se phénoménaliser une conversion ou une réponse, retarde la constitution de la présence et déploie également la différance? Car si la conscience, dans la perspective de la donation, *re*-constitue et que la synthèse *re*-trouve, il se pourrait bien que la différance ne se trouve que dans ces « re- », dans la possibilité de la répétition ouverte par le jeu donation-réception, et nécessite elle-même la génération spontanée qui la précède. Reste la « simplicité » de l'impression à démontrer et à la distinguer du présent qu'accompagne forcément la conscience.

Husserl caractérise le maintenant comme « noyau vis-à-vis d'une queue de comète de rétentions »¹⁷⁸, mais le maintenant demeure un point limite, un « point-source »¹⁷⁹, qui ne se confond pas avec la rétention qui en tire son origine en s'y référant intentionnellement. Le problème devient alors de déterminer si une relation purement hylétique, non-intentionnelle, voire même contre-intentionnelle, est

and hence to destroy intentionality, which is par excellence a reference back (as well as a reference forward)." p.157

¹⁷⁸ Edmund Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, p.45.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p.43.

phénoménologiquement pensable. Husserl semble parfois considérer cette possibilité, entre autres dans le premier tome des *Idées*. En effet, il y affirme que « l'élément sensuel » n'a « rien d'intentionnel »¹⁸⁰, poursuivant plus loin en affirmant que « les datas sensibles se donnent comme matière à l'égard de formations intentionnelles »¹⁸¹. Pour Tito, le présent est simple, mais inconscient¹⁸². On retrouve quelque chose de semblable chez Marion en ce que le donné nous affecte d'abord, pour être constitué et pensé par la suite. Le présent accède à la conscience de manière différée, avec une lenteur que lui impose sa réception. Bien sur, aucune référence n'est faite à l'inconscient, mais la notion n'en demeure pas moins éclairante au sens où elle permet de disjoindre présence et conscience intentionnelle. Si l'inconscient peut-être approché écrit Husserl, ce ne serait « qu'après une analytique explicite de la conscience »¹⁸³ or pour une phénoménologie de la donation, qui inverse et surplombe les pôles sujet-objet, la conscience elle-même est seconde. Il n'est sans doute pas nécessaire d'invoquer l'inconscient, mais la donation par anamorphose, telle que développée par Marion, trace bien une certaine topographie d'un « avant » la conscience.

Cet avant la conscience nous indique bien sur que Marion conserve bien le caractère différé du présent, qui se fait attendre, mais non pas son altération. Marion, pense le donné comme « fait accompli » et tend à maintenir le caractère originel de l'impression : « même une fois redescendu de la rétention aux profondeurs de la

¹⁸⁰ Edmund Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, p.289.

¹⁸¹ Idem.

¹⁸² Johanna M. Tito, *In praise of presence*, p.158.

¹⁸³ Edmund Husserl, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, p.527.

mémoire, il ne pourra jamais ne pas avoir surgi comme impression originaire »¹⁸⁴. La continuité intentionnelle des rétentions est préservée par Marion sans que ne soit brisée la simplicité de l'impression originaire. Mais il le fait, à la différence de Husserl, en ne la rattachant pas à la conscience.

Les phénomènes saturés nous exposaient d'abord nombre de cas où l'intentionnalité s'inversait pour se radicaliser sous la forme d'un appel pure. Inversée, l'intentionnalité n'en demeure pas moins maintenue, seul son sens y est altéré. Les déterminations du donné, eux, ouvraient la porte à un « affect » précédant la conscience, que l'on peut tenter de rapprocher du moment hylétique mis au jour par Husserl.

Husserl affirme que « la conscience n'est rien sans impression »¹⁸⁵ et tend à dégager un moment préobjectif où l'intentionnalité, donc la conscience, n'intervient pas. Comment pourrait-il alors y avoir de présent sans conscience ? Puisque le « caractère spécifique de cette spontanéité de la conscience, c'est qu'elle ne fait qu'accroître, que développer le produit originaire, mais ne crée rien de nouveau »¹⁸⁶, il faut admettre que présent et impression ne font pas qu'une seule et même chose. L'impression c'est « ce qui s'est formé de façon étrangère à la conscience », « ce qui est reçu par opposition à ce qui est produit », la source originaire n'est pas constituée, « n'est pas elle-même produite », elle est « ce à partir de quoi se produit continûment tout le reste » y compris la conscience dont elle est la « spontanéité originaire de celle-

¹⁸⁴ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.200.

¹⁸⁵ Edmund Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, p.131

¹⁸⁶ Idem.

ci »¹⁸⁷. À la lumière de ces précisions, il semble pertinent et justifié de tenir séparément impression et présent, puisque celle-ci précédant la conscience dont elle veille au jaillissement ne peut qu'être antérieure au corrélat de la conscience, c'est-à-dire le présent. La simplicité de l'impression ne contredit pas la constitution du présent comme fruit d'une synthèse, elle la rend possible. La phénoménologie de la donation ne devient alors que la description et la détermination de ce jaillissement originaire et continue qui donne présence et conscience : « l'impression originaire n'advient que parce qu'elle se donne de part en part et sans rien d'objectivable ; elle n'entre ainsi dans la phénoménalité qu'autant que sa donation s'y trouve reçue comme l'unique évènement originaire »¹⁸⁸.

S'il faut alors tenir la différence comme ce qui introduit l'altérité au sein de la présence, ce qui en rend possible la constitution à partir de ce qui n'est pas la présence, alors le jaillissement originaire, ce que Marion nomme donation, pourrait bien être ce qui en amorce le jeu. Marion entrevoit également une complication à l'origine, or cette complication, la donation par anamorphose, rend possible le maintenant comme maintenant. Le présent se fait attendre, mais il arrive, justement par « arrivages selon des rythmes discontinus,..., par surprise »¹⁸⁹. Le présent surgit lorsqu'éclate et se phénoménalise le donné sur la conscience, qui elle-même surgit de l'impact. Il y a bel et bien, cependant, un avant la phénoménalisation, « moment » qui correspond à la montée au visible, une complication de l'origine. Le présent, comme

¹⁸⁷ Idem.

¹⁸⁸ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.352.

¹⁸⁹ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.198.

nous le mentionnons dans notre premier chapitre, le cède du point de vue de l'origine à la donation.

4.3 Complication à l'origine

Cette complication est moins un problème pour Marion que pour Husserl, car Marion ne fonde pas sa phénoménologie sur la conscience de l'évidence du présent, mais sur une instance antérieure qui donne au présent sa présence et ainsi permet le surgissement de la conscience. Différance et donation occupe ainsi ce même « lieu », ce « passé » d'avant le temps, car en un sens, pour Derrida également, selon Gasché, « presence is always belated with regard to itself and comes *ex post*, as an effect, to the absolute past to which it most relate in order to be constituted »¹⁹⁰. Derrida pense la présence et, ce qui selon lui en est le corrélat, la conscience, comme « effet à l'intérieur d'un système qui n'est plus celui de la présence, mais celui de la différence »¹⁹¹. Mais il faut déjà, nous avertit-il, se méfier de ce terme d'« effet » qui traditionnellement renvoie à la notion métaphysique de la causalité et qui inquiète ce que Derrida tente précisément de montrer¹⁹². Il faut donc tenter autrement de saisir de quelle manière la différence peut être une « « origine » non pleine, non simple, pour qui donc le nom d'origine ne convient plus »¹⁹³ qui, produisant un jeu de renvoi généralisé, « rend possible la présentation de l'étant présent »¹⁹⁴. La différence ne peut « produire » ou rendre possible qu'en jouant elle-même son jeu, c'est-à-dire en

¹⁹⁰ Rodolphe Gasché, *The tain of the mirror*, Harvard University Press, Massachusetts, 1986, p.198

¹⁹¹ Jacques Derrida, *Marges de la philosophie*, p.17.

¹⁹² Ibid., p.18.

¹⁹³ Ibid., p.12.

¹⁹⁴ Ibid., p.6.

différant, en retardant, et en différenciant, en altérant. Comment alors la différence rend-elle possible la présentation de l'étant présent ?

Il n'y a pas de réponse simple à cette question, mais on peut comprendre ceci que ce qui doit rendre possible la présentation du présent, est en même temps ce qui le rend impossible. C'est la possibilité de l'altération, de la répétition, de la re-présentation et de l'espacement qui rend la présentation du présent possible :

« La différence, c'est ce qui fait que le mouvement,...,n'est possible que si chaque élément dit « présent », apparaissant sur la scène de la présence, se rapporte à autre chose que lui-même,...,et constituant ce qu'on appelle le présent par ce rapport même à ce qui n'est pas lui.(...) Cet intervalle se constituant, se divisant dynamiquement, c'est ce qu'on peut appeler *espacement*, devenir-espace du temps ou devenir-temps de l'espace (*temporisation*). Et c'est cette constitution du présent comme synthèse « originaire » et irréductiblement non-simple,...,que je propose d'appeler *archi-écriture*, *archi-trace* ou *différence*. »¹⁹⁵

Derrida, entrevoit donc la nécessité d'avoir recours à une synthèse originaire, à une complication d'origine pour que surgisse le présent. Cette synthèse elle-même ne devient possible que par la possibilité de l'opposition que permet l'intervalle temporel, donc de l'espacement (spatial, logique, temporel) en général. La différence serait donc ce jeu de temporisation et d'espacement qui rend possible la synthèse du présent avec une altérité irrécupérable (marques, traces, protentions et rétentions¹⁹⁶). Le présent, fondement originaire, puisque lui-même est le fruit d'une synthèse. Nous avons déjà établi qu'il était possible de ne pas tenir ensemble impression et présent. De fait, supposer une synthèse comme origine, ne faisait que reculer le problème de l'origine.

¹⁹⁵ Jacques Derrida, *Marges de la philosophie*, pp.13-14.

¹⁹⁶ Ibid., p.14.

La réponse de Derrida est que la différance est une origine non-originnaire, car elle-même ne serait rien.

La phénoménologie de la donation semble bien tenir compte de ce jeu d'espace et d'écarts puisque Marion n'a de cesse de creuser l'écart entre la donation et la phénoménalisation, la réception. Le présent résulte bien de la possibilité de l'espace, du retard, mais ce retard lui-même n'est pas une origine, ni même une non-origine originnaire, puisque lui-même est provoqué par la donation.

Le retard, dans la perspective de la donation, déploie le temporel, mais nous ne savons ce qui en est pour la pensée de la différance :

« Aussi radicale qu'elle se présente et qu'elle reste, cette reconduction de la différence à la différance, souffre pourtant d'une indétermination de fond. En effet [...] comment ne pas demander si la temporalisation découle de la temporisation, [...], ou la temporisation de la temporalisation »¹⁹⁷ ?

Derrida semble de fait tenir la temporalisation comme dérivant du jeu de la différance, de la temporisation. L'étant-présent n'accède à la présence que par la représentation rendue possible par l'activité originnaire de la différance, qui en retarde le surgissement. Ce que se demande Marion c'est si ce « retard » doit être pensé en lui-même ou bien s'il dérive simplement de la temporalité¹⁹⁸ ? La solution de Marion consistera à penser la temporisation comme non-temporelle, à travers le jeu de l'appel et du répons, qui se déploie, comme nous l'avons abordé au chapitre précédent, « hors-temps ». Il nous reste alors à saisir comment ce jeu, amorcé par la donation, déploie la différance.

¹⁹⁷ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, pp.406-407.

¹⁹⁸ Ibid., p.407.

4.4 La différence « contenue » dans le pli de la donation

Nous nous sommes efforcés, dans le chapitre précédent, de dégager la forme pure de l'appel de ce par quoi elle s'annonce, les phénomènes saturés. Nous avons montré comment, à travers la disposition affective de l'ennui profond, Marion en parvient à penser une forme d'appel qui soit antérieur à l'être et au temps ainsi qu'à toutes déterminations. Cet appel doit par contre demeurer invisible et inaudible pour demeurer dans l'indétermination formelle dans laquelle Marion la pense. L'appel ne se phénoménalise pas moins d'une manière particulière que Marion rend explicite par la notion de jeu entre l'appel et le répons. De fait, l'appel se phénoménalise dans la réponse et ce jeu entre un appel, hors temps et hors l'être, et les réponses successives qui lui sont rapportées déploie dans un même moment temporalité et différence.

Indéterminé, l'appel en tant que tel ne se montre pas directement. Il n'accède à la phénoménalité qu'à rebours, par la réponse qui lui est faite et qui témoigne que l'appel a bel et bien été reçu. La forme pure de l'appel dégagé par Marion demeurerait un spectre théorique, quoique bien fondée (comme doivent en témoigner les analyses du chapitre précédent), si l'appel lui-même devait être à jamais exclu du champ de la phénoménalité. Cependant, nous sommes quasiment amenés de manière naturelle à contester cette phénoménalité de l'appel et à nous demander comment une réponse peut elle s'offrir à un appel qui de fait demeure invisible et inouïe¹⁹⁹?

En fait, c'est logiquement que la question pose problème puisque nous sommes amenés à considérer que ce qui apparaît comme antérieur doive

¹⁹⁹ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.396.

phénoménologiquement précéder ce qui est postérieur. Marion, envisage malgré tout la chose inversement, affirmant que « l'appel *a priori* attend l'*a posteriori* de la réponse pour commencer à avoir été dit et à se phénoménaliser »²⁰⁰. Entorse d'apparence à la logique, mais qui doit tout de même, selon Marion, pouvoir s'exposer phénoménologiquement. Il y a toujours antécédence du donné sur le phénomène, mais ce n'est qu'après sa réception, donc sa phénoménalisation, que celui-ci se laisse comprendre comme donné : « ce qui se donne (l'appel) devient phénomène –se montre- par ce qui lui répond et le met ainsi en scène »²⁰¹. La revendication se trouve déjà dans le fait que le donné, qui affecte, doit n'être « phénoménalisé » qu'après coup. L'appel ne se « phénoménalise » pas autrement que le reste du donné et Marion demeure cohérent ici avec sa détermination du phénomène comme donné. Les phénomènes saturés radicalisent cependant ce procès en ce que la réception ne peut jamais s'achever complètement, l'excès de l'intuition gagnant sur la capacité à saisir totalement ce qui se donne. La réponse doit donc sans cesse se poursuivre, tenter de s'appropriier la démesure de ce qui se donne. Elle retarde ainsi indéfiniment sur l'excès déployé comme appel par les phénomènes saturés.

Marion utilise le concept de résonance pour illustrer le fait que la réponse fait écho à l'appel et nommera « répons » ce qui « donne la parole à l'appel »²⁰². Le jeu de l'appel et du répons, constitue ainsi pour Marion le point d'articulation, selon ce qu'il nomme le pli de la donation, entre le donné et l'adonné, nouvelle figure du « sujet » qui se reçoit de ce qui se donne. Le donné et l'adonné se déploient dans l'ouverture de

²⁰⁰ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.395.

²⁰¹ *Ibid.*, p.397.

²⁰² *Idem.*

la donation et, si dans le répons résonne bien l'écho de l'appel, il en accomplit en quelque sorte le phénomène, il le termine, mais en même temps, le répons « retarde (sur) l'appel »²⁰³. Et c'est précisément à partir de ce retard que la temporalité et la différence se trouvent réorganisées par Marion à la lumière de la donation.

Nous avons déjà examiné une figure de ce « retardement » dans l'analyse des déterminations du donné. Mais ce n'est qu'à partir de phénomènes saturés et de la forme pure de l'appel qu'il devient possible de mesurer la profondeur d'où émerge la donation. Ce n'est qu'à partir de ces figures que Marion atteint un hors l'être et temps. L'écart entre le donné et l'attributaire semble de fait sans commune mesure à l'écart institué par les phénomènes saturés. Un retard, une temporisation est ici, comme pour Derrida, à la source de la temporalité, car l'appel et le répons, résonnant « d'en dehors » du temps, ouvre la temporalité pour l'adonné.

Le retard du répons sur l'appel n'équivaut cependant pas à une stricte temporisation et c'est là que la phénoménologie de la donation se démarque de la pensée de la différence. Le jeu de l'appel et du répons, signale Marion, « marque une différence sans égale- car il provoque la différence à partir de lui seul, avant le temps »²⁰⁴. L'écart que Marion tente ici de caractériser déploie le temporel, mais sans pour autant le déployer à partir d'une extase particulière : passé, présent ou futur. Le jeu de l'appel et du répons doit en fait déployer successivement chacune des figures du temps.

²⁰³ Ibid., p.398.

²⁰⁴ Ibid., p.407.

L'appel peut se penser tout d'abord comme un passé qui jamais ne fût présent, comme un passé immémorial. Notion « antérieure » au temps et à l'être, la forme pure de l'appel ne constitue pas moins pour Marion un horizon indépassable, qui ne se livre qu'à rebours. L'appel, on lui a toujours déjà répondu. Le répons, qui le retardant, retarde également sur lui, indique ce fait que l'appel l'a toujours précédé sans pour autant qu'il ne soit montré ailleurs qu'en lui. L'appel incarne également le seul avenir qui s'ouvre et vers lequel « remontent les réponses et autant comme le présent qui convoque à chaque instant l'adonné »²⁰⁵. Il ne peut de fait y avoir de temporalité qu'à partir de l'instant où l'impact de la donation se fait sentir et c'est pourquoi le répons peut également représenter le seul présent de l'appel tout autant que son passé, puisque l'histoire de l'adonné est constituée par la somme des réponses offertes. L'appel ne trouve enfin d'autre avenir que dans les réponses qui lui seront faites lui « qui ne résonne qu'à la mesure où les réponses ne cessent de le rappeler »²⁰⁶.

L'appel et le répons occupent ainsi réciproquement chacune des extases temporelles. Le temps, dans la phénoménologie de la donation, se déploie dans leur jeu. Le retard du répons sur l'appel provoque la temporalisation. Contrairement à la pensée de la différence, qui laisse cette question indéterminée, dans la perspective d'une phénoménologie de la donation, « la temporalisation découle de la temporisation »²⁰⁷.

²⁰⁵ Ibid., p.408.

²⁰⁶ Idem.

²⁰⁷ Idem.

Marion prétend ainsi mettre en place, par le jeu de l'appel et du répons, une différence telle qu'elle déploierait elle-même la différance, mère de tout différer et de toutes différences. Cela n'est certes pas évident à concevoir et principalement en vertu du fait que, non temporel, l'appel « résonne » en répons, a donc besoin d'un « espace » d'un écart pour ainsi résonner. Ce jeu semble précisément, à première vue, relever d'une différence et ainsi être le « produit » de la différance²⁰⁸. Que la différence, ou l'écart, ainsi marqué par Marion ne se décline pas temporellement, que « la temporisation ne se temporalise pas »²⁰⁹, n'y change de fait peu de choses puisque la différance n'est pas que « temporisante », elle est également « spatialisante » en ce qu'elle crée des différences, de l'espacement. L'écart qui permet, entre l'appel et le répons, « l'installation » d'un espace de jeu se laisserait-il, en définitive, ravalé par la différance?

En fait, il semble qu'il faille tenir cette « force » dissolvante d'espacement propre à la différance comme étant principalement d'ordre conceptuel, voire sémiologique et elle-même dérivée de la temporisation de la présence, donc du retard primordial. Derrida tient la différance pour ce jeu de différences et de renvois qui disséminent le sens d'un signe à l'intérieur d'un système, la différance défait l'identité à soi des concepts en les réinsérant dans le jeu d'opposition d'où ils émergent. La nécessité de passer par la conversion du donné, dans la phénoménologie de la donation, implique forcément que l'identité n'est pas maintenue, qu'à chaque le donné se trouve individué de façon unique. Ainsi, l'espacement comme tel relève également

²⁰⁸ « Les différences sont donc « produites » -différées – par la différance » Jacques Derrida, *Marges de la philosophie*, p.15.

²⁰⁹ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p. 408.

de la temporalisation de la lenteur imposé par le donné à sa phénoménalisation. Selon Marion « la différence ne diffère, au sens logique de défaire l'identité et l'égalité à soi (« faire la différence), qu'en ce que, plus radicalement, elle retarde (diffère), la présence à soi, comme une différence »²¹⁰. Le retard est ainsi la figure clé de la différence. Phénoménologiquement, c'est le détour, le retard, le délai médiateur suspendant l'accomplissement de la présence²¹¹ qui apparaît fondamental, le fait que la présence se laisse constamment représenter par son autre, qu'elle retarde pour ainsi dire sur elle-même.

L'écart qui se creuse et se résorbe constamment entre l'appel et le répons déploie bien, en régime de donation, le temporel. Cet écart n'aurait cependant en lui-même rien de temporel, « la temporisation ne se temporalise pas »²¹². C'est ici que nous retrouvons ce curieux procès de résonance. L'appel, qui se pense en relation avec l'ouïe, résonne dans le répons par lequel il parle pour la première fois. Le répons n'est ainsi que l'écho, la réverbération de l'appel.

Ce jeu de répétitions n'est cependant pas temporel précisément parce qu'il tient, pour Marion, entièrement dans ce procès de réception et de conversion de ce qui se donne en ce qui se montre. Le jeu de l'appel et du répons est le point d'articulation entre le donné et l'adonné qui permet la phénoménalisation, « la conversion strictement phénoménologique de ce qui se donne (l'appel) en ce qui se montre (le répons) »²¹³. Il y a, à la source du temporel et du vécu, un jeu de répétitions, de redites

²¹⁰ Ibid., p.406.

²¹¹ Jacques Derrida, *Marges de la philosophie*, p.8.

²¹² Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.408.

²¹³ Idem.

et d'échos. C'est la conversion du donné en « manifesté » qui impose le retard, créer l'écart entre le donné et l'adonné. Terrain propice à la différance. Dans cet axe, où tiennent ensemble donné et adonné, ce que Marion nomme le « pli de la donation », se déploie, outre le temps, la différance même.

Déployant le retard, provoquant la temporisation et le temporel, en dehors du temps, l'appel et la donation suscitent par conséquent tout procès de différance. La différance retardant le présent ne serait ainsi que « l'effet » de la donation qui place l'attributaire ou l'adonné en état d'attente, de patience. Ce qu'il reçoit ou ne reçoit pas, a toujours déjà été donné, que le donné diffère et se dissémine par la suite n'y change rien. En fait, différer devient un mode de la donation : « seule la donation, dépliée dans toutes ses instances diffère, se différant, elle se montre »²¹⁴.

Si nous faisons quelques pas en arrière, nous pouvons traduire, en un langage plus orthodoxe, que le jaillissement originaire, nécessitant un délai avant que d'être phénoménalisé, impose un retard. Imposant un retard, la donation diffère sur la phénoménalisation, sur les couples présence-conscience, intuition-signification et noème-noèse. L'impression originaire, employée ici au sens de donné, précède le phénomène et la conscience qui jaillissent sous son impact. Ainsi, tout procès de différance se voit récupérer par ce jaillissement, puisqu'elle-même ne s'insère que dans ce qui se réclamerait à tort de la présence pleine, simple. La différance ouvre la possibilité de la synthèse, synthèse qu'elle veut originaire dans la mesure où elle permet la constitution du présent, or du coup distingué « présence » et « jaillissement originaire », elle-même se trouve dans l'embarras puisque la synthèse

²¹⁴ Idem.

qu'elle rend possible n'est pas elle-même originaire. En ce sens, que l'impression originaire s'altère, se disperse et se dissémine, qu'elle se voit travaillée par la différ \acute{a} nce ne t \acute{e} moigne que du fait que d'abord elle s'est donn \acute{e} e qu'elle a jailli pour ensuite \hat{e} tre diff \acute{e} r \acute{e} e, retard \acute{e} e et ph \acute{e} nom \acute{e} nal \acute{e} s \acute{e} e, c'est- \grave{a} -dire, dans la perspective de la donation : re-constitu \acute{e} e. Il faut donc, reconna \hat{t} re son jeu comme se d \acute{e} ployant dans ce retard impos \acute{e} par la maturation ou conversion du donn \acute{e} en ph \acute{e} nom \acute{e} ne. La donation provoque la diff \acute{e} r \acute{e} nce.

Conclusion

Il devient maintenant possible de saisir, au terme de cette recherche, ce qui permet à la donation de provoquer la différance. Ce qui permet l'annexion des apports de la pensée derridienne de la différance à la phénoménologie de la donation, c'est principalement le renversement de perspective auquel celle-ci nous convie. La conscience et la présence du phénomène qui l'accompagne n'occupent plus le statut originaire, mais le cède à la donation qui les donne l'un à l'autre d'un même jet. La réception du donner, le déplier de la donation, exige et impose dès lors un retard irrécupérable, un différer. La donation, s'effectuant avant le temps, impose un retard qui lui n'a rien de temporel, mais qui amorce la temporalisation. Le jeu donation-conversion ou appel-répons n'a rien de temporel, il amorce un jeu de répétitions, de reprises et de résonances, qui provoque du même coup la différance comme ce qui impose un détour, une médiation différant la « présence ». Ainsi, il faut répondre que ce qui diffère, ce qui impose le retard, c'est la donation, qui exige la médiation, la lenteur menant à la phénoménalisation de ce qui se donne.

C'est ainsi qu'il fallait, dès le départ, questionner avec Marion l'équivalence entre intuition et présence sur laquelle table Derrida dans sa lecture des *Recherches logiques*. Il s'agissait de montrer que signification et intuition, autonome dans la présence l'une envers l'autre, relevaient avant tout d'une autre instance, la donation. L'intuition, donnée, ne peut que remplir une signification également donnée. Il devenait alors pertinent de questionner l'identification du fondement de la phénoménologie à la présence pleine et simple de l'intuition, dont Derrida montre

principalement l'altération originaire. Marion trouvait alors les ressources pour contourner cette critique derridienne de la présence dans la « découverte » husserlienne de l'intuition catégoriale et l'interprétation qu'en offre Heidegger. Il devenait alors clair qu'une reprise de l'impulsion phénoménologique, menée par une ultime réduction à la donation devenait pertinente et légitime.

Cependant, afin d'éviter les écueils que lui réservait peut-être encore la *différance*, approchée cette fois du point de vue de la temporisation, il devenait d'autant plus important de tirer au clair la temporalité ouverte par cette réduction à la donation. De cette analyse se sont dégagés deux moments distincts. L'un s'amorçant par la montée autonome au visible du donné et l'autre généré par le moment de l'impact de celui-ci sur l'attributaire. Rapidement il devenait évident qu'un profond écart se dessinait dans les déterminations du phénomène comme donné. Cet écart nous avons tenté de le comprendre comme un écart entre le jaillissement originaire et le présent même. Puisque la donation émergeait avant la présence, qu'elle libère dans son déploiement, celle-ci devançait également la conscience. La présence pouvait dès lors se voir objet d'une synthèse rendue nécessaire par le délai qu'impose la médiation de la rétention, du moment que la présence n'est plus originaire, cette constitution originaire devenait moins problématique. Mais pour établir clairement l'articulation entre donation et *différance*, nous devons franchir un pas de plus et mesurer la profondeur d'où elle émergeait.

L'approche de la conscience de temps comme phénomène saturé, devait nous conduire à libérer et approcher ce que Marion thématise sous le syntagme de « forme pure de l'appel ». Le phénomène saturé qu'est le temps place l'adonné dans une passivité telle que celui-ci se retrouve constitué plutôt que constituant, pris par surprise et convoqué par l'excès de la donation. Le temps étant un phénomène, il relève ainsi de la donation qui le précède et le déploie, la donation provient donc d'avant le temps. L'atteinte de la forme pure de l'appel nous montre qu'elle devance également l'être. Avant le temps et hors de l'être, la donation réclamait donc le même lieu que la différence, allant plus loin, prétendant provoquer cette différence même.

En remettant en question l'altération de l'impression originaire, sans pour autant nier le caractère synthétique du présent, il devenait possible d'élucider notre problème initial. C'est principalement la lenteur imposé par le retard de l'adonné sur l'appel et la donation, qui rend possible de comprendre en quoi la donation provoque la différence « avant le temps »²¹⁵, parce que, d'abord, elle marque de fait un écart sans égal, mais qu'elle déploie également le temporel par un jeu de résonance, de répétitions, en provoquant, de ce mouvement même, la différence. .

Ce jaillissement a priori de la donation, révélé dans l'a posteriori de sa réception ouvre grande la porte à de multiples interrogations.

²¹⁵ Jean-Luc Marion, *Étant donné*, p.407.

Bibliographie

- AWAZI MBAMBI KUNGUA, Benoît, *Donation, Saturation et compréhension*, l'Harmattan, collection « ouverture philosophique », Paris, 2005.
- DERRIDA, Jacques, *Marges de la philosophie*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1972.
- DERRIDA, Jacques, *Donner le temps 1. La fausse monnaie*, Galilée, Paris, 1991.
- DERRIDA, Jacques, *La voix et le phénomène*, PUF, collection « Quadrige », Paris, 1993.
- FALQUE, Emmanuel, *Phénoménologie de l'extraordinaire*, Philosophie, numéro 78, Les Éditions de Minuit, Paris, 2003, pp.52-75.
- FRANCK, Didier, *Dramatique des phénomènes*, PUF, collection « Épiméthée », Paris, 2001
- GASCHÉ, Rodolphe, *The tain of the mirror*, Harvard University Press, Massachussets, 1986.
- GILBERT, Paul, *Substance et présence : Derrida et Marion, critiques de Husserl*, Gregorianum 75, 1(1994), pp.95-133.
- HEIDEGGER, Martin, *Questions III et IV*, Trad. : J. Beaufret et al., Gallimard, « TEL », Paris, 1966 et 1976.
- HEIDEGGER, Martin, *Être et temps*, Trad. : F. Vezin, Gallimard, Bibliothèque de philosophie, Paris, 1986.

HUSSERL, Edmund, *Idées directrices pour une phénoménologie*, trad. P. Ricoeur, Gallimard, « TEL », Paris, 1950.

HUSSERL, Edmund, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, trad. : G. Granel, Gallimard, « TEL », Paris, 1976.

HUSSERL, Edmund, *Recherches logiques*, tome 2 : *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*, trad. : H. Elie, A.L. Kelkel et R. Schérer, 5^e édition, PUF, collection « Épiméthée », Paris, 2002.

HUSSERL, Edmund, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, trad. : H. Dussort, 6^e édition, PUF, collection « Épiméthée », Paris, 2002.

HUSSERL, Edmund, *Recherches logiques*, tome 3 : *Éléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance*, trad. : H. Elie, A.L. Kelkel et R. Schérer, 4^e édition, PUF, collection « Épiméthée », Paris, 2003.

KANT, Emmanuel, *Critique de la raison pure*, trad. : A. Renaut, GF-Flammarion, Paris, 2001.

MARION, Jean-Luc, *Réduction et donation*, PUF, collection « Épiméthée », Paris, 1989.

MARION, Jean-Luc, *Étant donné*, PUF, collection « Épiméthée », Paris, 1997.

MARION, Jean-Luc, *De surcroît*, PUF, collection « perspectives critiques », Paris, 2001

TITO, Johanna M., *In praise of presence*, Philosophy Today, Summer 2001, pp.154-167.